

Expliciter

Numéro 24

mars 1998

Histoire de mots en guise de prolégomènes quant à toute réflexion sur "l'objectivité dans l'étude de la subjectivité".

Objet et sujet. Deux termes à l'histoire mouvementée. Qui n'ont de cesse de changer de sens. Dans la même langue ; je ne vous dis pas (pas encore ...) comment leurs sens vacillent et s'échangent de langue à langue ! Leur proximité phonétique suscite l'idée qu'ils sont antonymes, à tort étymologiquement ; mais leur parcours chez les philosophes concrétisera parfois cette opposition, donnant à penser que ceux-ci ne sont pas tous de fins linguistes et se laissent séduire, là aussi, par des apparences, des analogies mal placées (un travers de philosophe selon Sokal).

A l'origine (latin classique *subjectus*) le *sujet* est ce qui est placé¹ dessous. Le sens d'*assujetti*, *soumis*, le dérivé *sujétion* en découlent sans peine.

Comment passer de là à celui d'individualité, d'autonomie, de libre arbitre, de "Je", lieu central de conscience et de décisions ?

Le détour vaut d'être conté ; l'ancêtre grec de *sujet* est un terme de logique : c'est le terme dont on affirme (positivement ou négativement) quelque chose², c'est ce qui est support de qualités et/ou exerçant (ou soumis à) des actions (qui a des prédicats, exprimés grammaticalement par des adjectifs ou des verbes) et pas le contraire³ ; c'est du point de vue logique ce que *subs-*

tance est du point de vue métaphysique. L'emploi en grammaire s'ensuit facilement. La métaphore du dessous dans *sujet* et *substance* n'est pas neutre : ce qui est important, essentiel est caché comme la lampe sous le boisseau de l'évangile. Il s'agit d'une expression d'un mythe récurrent ; qui fonctionne d'ailleurs dans l'autre sens aussi : ce qui est caché ne peut être qu'essentiel, comme la scène primitive par exemple ; de là le voile du temple et les ésotérismes. On ne s'étonnera pas que les philosophes du Moyen-Age voient *quelque chose*

objectivité

et

subjectivité

qui a une nature propre dans *subjectum*.

Un peu plus tard (Renaissance) le *sujet* est aussi le contenu d'une œuvre, ce sur quoi porte la réflexion ; dans ce cas la traduction en anglais non pédant ne manque pas de piquant, c'est *matter*

(en français *matière* est parfois synonyme de *sujet*), piquant parce que nous associons la matière plutôt aux objets (en tant que choses concrètes).

Parallèlement *sujet* est ce qui est soumis à l'observation.

Au fond jusqu'au début du XVII^{ème} *sujet* est n'importe quoi ; l'individualisme n'est peut-être pas encore une valeur enracinée. C'est Descartes qui va lui donner toute sa majesté en le réservant à l'être *connaissant* ; le sujet connaît les ... objets ; comme Dieu connaît tout il ne nous reste plus, à nous autres pauvres humains, qu'à être des objets (des hommes-objets ?) et Dieu est le seul sujet, dont ... nous sommes les sujets dans l'acception d'*assujettis*.

Le *Subjekt* de Kant n'atteint pas la hauteur divine, mais il désigne quand même rien moins que le siège de la connaissance. A nouveau en opposition à *objet*. Décidément nous n'échappons pas à l'objet quand nous nous intéressons au sujet.

¹ *Jacere* veut d'abord dire *jeter* ; mais *jeter* dessous est une opération suffisamment bizarre pour qu'on veuille atténuer cette traduction en *mettre* ou *placer*, il reste une idée de mouvement qui n'est pas dans le quasi-homonyme *substance* où il s'agit de se tenir, dessous encore

² Socrate dans "Socrate est mortel" ou "Socrate mange la ciguë"

³ Le sujet c'est ce dont tout le reste s'affirme, et qui n'est plus lui-même affirmé par quelque chose. (Aristote).

Objet est ce qui est placé devant ; en réalité *ob* est un préfixe riche de sens (manière polie de dire de sens incertain) qui peut signifier *en vue de* et même *contre* ou *en échange de*. Faisons-nous la réflexion que ce qui est devant nous est à l'extérieur de nous ; autrement dit c'est *ce qui tombe sous les sens*, d'où l'emploi d'objet pour désigner une chose concrète de dimensions limitées. Plus métaphysiquement cette extériorité conduit à un *objectum* qui est ce qui existe indépendamment de l'idée ou de la connaissance qu'en a un sujet pensant (cf. objectif adjectif, objectivité) ; dans ce moment du vocabulaire scolastique l'objet n'a pas une nature propre comme le sujet, mais seulement une existence propre ; on comprend que cette subtilité prête à confusion en dehors du milieu qui l'a forgée et qu'on en arrive à devoir parfois traduire le français objet par l'anglais subject (dans l'objet d'une lettre, d'une œuvre) ¹.

Faisons-nous une autre réflexion : ce qui est devant est souvent ce vers quoi on tend ; d'où le sens de but.

L'opposition de sens entre *ob* et *sub* est illégitime tant qu'on en reste à "devant -dessous" qui ne s'opposent pas. Mais les métaphores "ce qu'il a là-dessous", ou "là derrière" ou "là-dedans" sont bien proches, sinon équivalentes. Alors les oppositions s'organisent autour de "dehors-dedans", "intérieur-extérieur". Au fond le sujet c'est ce qui est véritablement intérieur, intérieur à l'homme, intérieur à l'œuvre.

Kant complique légèrement le tableau. Si le sujet est bien intérieur, l'objet n'est pas le noumène ; il réunit les phénomènes, il est "dans la tête". Mais il est objet d'accord, dans la permanence et l'universalité, au moins comme horizons.

Objectif, subjectif Dans les dérivés le foisonnement de sens atteint le niveau de la bouffée maniaque. Aujourd'hui le substantif *objectif* désigne le but, mais l'adjectif homonyme a trait à l'objectivité. Naturellement aujourd'hui seulement. Au XVII^{ème} *objectif* s'oppose à *formel* ; est objectif ce qui est considéré uniquement comme objet de la pensée, indépendamment de toute réalité (ce qui correspond à l'objet de Kant), juste le contraire du sens actuel ; le point de vue extérieur à l'esprit est *formel*, autrement dit *effectif*. En optique *l'objectif* est ce qui est tourné vers l'objet (cet objet-là n'est pas kantien du tout étant opposé à l'image).

Subjectif est ce qui vient du sujet, ce qui est obéré par les singularités de ce sujet et de fil en aiguille par ses

préférences, ses préjugés, ses illusions, tout ce qui peut le péjorer. Par opposition *objectif* prend des lettres de noblesse, tend vers ce qui est valable pour tout les êtres pensants, ce qui peut faire l'objet d'une connaissance universelle.

Aujourd'hui l'objectivité et la subjectivité impliquent dans le langage courant un rapport avec l'envahissement excessif par un point de vue personnel. Mais dans un contexte non polémique, plus ou moins scientifique, au minimum académique la subjectivité est ce qui concerne le sujet. A un premier niveau c'est le Sujet supposé révélé par ses expressions (des macro-comportements à la parole et aux expressions non-verbales) ; à un second niveau c'est le Sujet se vivant, c'est sa parole sur lui-même par exemple.

Malheureusement un glissement sémantique relie *objectif* au côté chose d'*objet*. Le mot va longuement rester contaminé par la notion de matière, alors même qu'il veut désigner une méthode, une attitude d'esprit ou leur résultat, leur accomplissement.

De nombreux grands esprits peu chatouilleux quant à l'épistémologie vont amalgamer objectivité et matérialisme, fait tout court et fait objectif donc (pour eux) matériel ou presque (cf. le fait sociologique de Durkheim).

De ces confusions (que je n'hésiterai pas à qualifier de subjectives, dans la mesure où elles sont des faits individuels) et des confusions sur le sujet (qui seraient plus objectives dans la mesure où elles sont communes à tous les francophones accédant aux mots abstraits) va naître un grave rejet de la subjectivité en tant que valeur de l'"élite" et en tant qu'objet (ou sujet) d'étude en sciences humaines. On doit tenir compte de la crispation de départ des sciences humaines pour, même pas défendre, mais quasiment construire un pré carré, un lieu d'objectivité inattaquable par les collègues des sciences dures perçus comme prompts à se moquer de ce qui ne se mesure pas, ne se quantifie pas, n'est que qualité. Alors on assimila gaiement objectivité et son soi-disant contraire. On est inexcusable d'avoir des arguments qui ressemblent à "Il fallait bien financer le parti". C'était confondre la méthode et l'objet de la méthode.

Ajoutons qu'on confondit aussi, qu'on amalgama étude du Sujet ², étude d'un Sujet et étude de la subjectivité en général ou d'un Sujet en particulier. Je ne chipoterai pas sur l'attribution d'un caractère métaphysique à l'étude de "Le Sujet". Le genre de questions "Qu'est-ce qu'un Sujet ?" (c'est-à-dire quelle est l'essence de "Le Sujet") ou "L'individu est-il une illusion culturelle ?" ont quelque chose de prématuré pour un abord scientifique ; même si elles ont une place ailleurs, le besoin métaphysique étant indéradicable selon Kant.

Mais peut-on passer du refus de l'étude de "Le Sujet" à celui d'un Sujet singulier. Un argument du passage utilise une belle formule "Il n'y a de science que du géné-

¹ Quelle différence faites-vous entre "l'objet" et le "sujet de cette discussion" ? Pour moi le sujet c'est le thème, les faits, les objets qu'elle décrit, les interprétations qu'elle évoquer etc., etc. Quant à son objet ce peut être de meubler le temps, de faire vivre une relation ou d'aboutir à un accord sur un point précis.

Alors que dans beaucoup de secrétariats l'objet d'une lettre est son thème, en anglais son subject.

² Je vais mettre une majuscule à sujet lorsqu'il désigne le centre pensant.

ral. Kant relevait pourtant déjà que c'est particulier et non singulier qui s'oppose à universel : dans le singulier, l'Un et le Tout sont réunis ¹. P. Vermersch nous a rappelé qu'un seul individu, aphasique grâce à un pic "judicieusement" enfoncé, suffit à fonder tout un savoir sur le cerveau et la pensée. Les physiciens se plaisent à dire qu'il suffit d'un fait (bien avéré certes) contredisant une théorie pour évacuer celle-ci au mieux au magasin des approximations localement utiles ; cf. l'expérience de Michelson et la relativité ². Je suis convaincu qu'étendre le refus de l'étude de "Le Sujet" à celle d' "Un Sujet" n'est qu'un artifice de rhétorique.

Cependant l'étude d' "un Sujet" implique qu'on ait certaines conceptions sur l'homme, sur son unité, la permanence de quelque chose en lui. Je concède volontiers que ce genre de présupposés ne peut s'appeler hypothèse scientifique car il ne peut être testé que tout à la fin d'un gros travail avec la suspicion d'un cercle vicieux. C'est plutôt le genre d'hypothèses organisatrices que Lakatos appelle "programme de recherches" et dont le modèle fut le cadre de la sélection naturelle. Je concède aussi qu'on peut la refuser. Et même qu'on lutte pour qu'on lui accorde peu de crédits, de postes. Mais est-ce un raison pour lui attribuer une image sulfureuse, la taxer d'erreur manifeste, démontrée, d' "énoncé métaphysique" là où c'est une suprême injure. Alors que c'est tout de même confrontable à l'expérience.

Mais le pas du refus de l'étude du Sujet ou de Sujets à celui de la subjectivité est franchement ~~malhonnête~~ malhabile, excessif. Pourquoi juger inaccessible à toute étude scientifique les manifestations couramment attribuées à un Sujet,.

Même quand on étudie statistiquement le suicide et l'appartenance à un groupe religieux il faut bien attribuer d'abord ces faits à des individus. Même si on soutenait que les hommes ne sont pas plus autonomes que ses cellules, il faut bien utiliser la vertu opératoire du concept d'individu.

Un jour ou l'autre il faut bien étudier les manifestations émotionnelles et qui va pouvoir se passer d'utiliser les

¹ Un singulet est un ensemble, un ensemble à un élément pour Bourbaki en "personne".

² Je ne suis pas sans savoir qu'une contradiction n'est reconnue comme avérée que lorsqu'on dispose d'une théorie de rechange.

Et que ce n'est pas l'expérience de Michelson qui retint l'attention d'Einstein, mais la non-invariance des équations de Maxwell dans les changement de repère galiléens. Mais ce fait est quelque peu ésotérique. Or l'expérience de Michelson est une expression concrète de cette invariance ; elle eût suffi (pardonnez ce franc-comisme) à déboulonner le monde de Newton. Cela me semble justifier les professeurs qui fondent ainsi la relativité et même ses premières équations.

concepts de peur, de colère, de joie, de tristesse ; comment éviter d'attribuer des émotions à des individus : mon taux d'adrénaline n'est pas celui de mon voisin et il en est de même pour la tension de certains de mes muscles et la coloration de ma peau.

On ne peut même pas éviter de constater que ces signaux entraînent chez d'autres hommes des réactions et des jugements non aléatoires.

On ne peut pas éviter non plus d'observer le langage qui est quand même une spécificité importante de l'homme. Après avoir décortiqué la double articulation, les phonèmes, les sèmes, les flexions et la syntaxe on est contraint à accorder l'existence d'une structure profonde, différents niveaux de profondeur. Et finalement à admettre que le Sujet parle généralement pour dire quelque chose, pas seulement mécaniquement ou pour meubler son ennui ; parfois pour seulement établir une relation, mais quelques fois pour exprimer un sens. On parle selon des lois (le premier niveau de structure sous la réalisation du discours, la performance, malheureusement appelée parfois structure de surface). Certes savoir entendre la structure de surface reste un grand atout des psychothérapeutes, mais justement pour restituer au sujet la maîtrise du sens. On ne peut nier au sens le statut d'origine du discours.

Le sens est parfois tolérable pour les critiques de l'étude de la subjectivité : lorsqu'il véhicule des informations sur le monde extérieur ou sur ses modèles. Mais moins lorsque la parole s'échine aussi souvent à dire le vécu du sujet ; ce qu'il a vu ou entendu, mais aussi ce qu'il a perçu de son corps, dans son corps, ce que ça lui a fait ; sur ce qu'il éprouve mais aussi sur ce que ça lui a fait, sur ce qu'il éprouve d'éprouver ³. Et il dit aussi qu'il a conscience de ... penser, ressentir. Au nom de quel principe exclure de l'objet de la science des manifestations aussi patentes. Il va bien falloir étudier les manifestations que l'homme rattache au sens et à la conscience. De là l'obligation de faire place à des travaux qui utilisent des hypothèses pas encore testables, un programme de recherche au sens de Lakatos sur le comportement comme manifestation d'un Sujet percevant, pensant et conscient, avide de sens, indescriptible sans intentionnalité, centre de phénomènes conscients et non conscients ⁴.

³ Notons que la conscience réflexive peut se manifester avant toute conceptualisation, toute verbalisation : la re-présentation d'un vécu déclenche un vécu.

⁴ Noter que ma formulation s'efforce de ne pas prêter le flanc au reproche de nominalisation, de réification.

Si je défends ici le droit à la vie (et donc aux crédits, même s'ils ne sont que des minimums d'insertion) de ceux qui veulent étudier ces manifestations je ne veux pas tuer ou même rabaisser ceux qui s'astreignent à des réductions incompatibles avec ce projet ; j'apprécie trop les résultats de l'étude de l'homme réduit à ses aspects biologiques ou même mécaniques.

Par ailleurs le principe d'économie¹, le rasoir d'Occam veulent certes qu'on n'emploie ces hypothèses du Sujet que s'ils sont bien nécessaires pour organiser une série d'observations, d'expériences de façon irremplaçable, si elles sont productrices. Et elles ne seront à ranger dans la "science standard" que le jour où elles auront su s'exprimer dans des tests reconnus universellement (je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui déjà on ne puisse pas dire que l'hypothèse du Sujet est corroborée).

Les chercheurs en Sujet auront (à continuer) à démontrer leur aptitude à tendre vers des observations objectives du Sujet. Mais ceci est une histoire à soi tout seul. Disons juste que le recouplement des comportements et des micro-comportements, la permanence dans le temps de leurs coexistence, l'accord sur des observations qualitatives entre observateurs indépendants, la convergence de paroles de certains Sujets sont déjà des exigences méthodologiques que l'homme de "science dure" que je suis apprécie et respecte comme les signes d'un engagement pour l'objectivité.

Alors le Sujet deviendra un objet au sens que je prête à Kant

Technique, relation et éthique.

par

J-P Ancillotti

(30 avril 1996)

Publié dans le numéro 3 de Tout va bien : Bulletin d'information et d'échanges de L'Association Métamorphoses.

Les articles de Pierre Vermersch et les protocoles examinés lors du Séminaire du GREX, ou lors des sessions d'analyse de pratique réflexive organisées par l'association Métamorphoses appellent selon moi une réflexion sur la place de la « technique » dans la démarche de l'explicitation.

Afin de minimiser les malentendus, je dirais tout d'abord qu'une technique « parfaite » est impossible, car il s'agit d'une interaction entre deux personnes humaines, s'engageant avec leurs histoires et leurs vécus respectifs. Mais l'une des deux personnes, par accord de communication posé au départ (le « contrat ») se voit désigner le rôle de « guide » (un peu comme l'on se choisit un « guide » en montagne) dans cette interaction : sa mission, s'il l'accepte, sera de permettre à son interlocuteur de recontacter de la manière la plus vivante possible et sensoriellement dans le décours de l'action évoquée, une période précise, spécifiée, concrète, de son passé, pour un objectif désigné dans le contrat, mais qui peut être modifié d'un commun accord en cours d'entretien.

Or il me semble qu'au cours de l'utilisation de l'ede dans certains des protocoles que nous étudions, des professionnels sont amenés à ne plus faire référence de manière concrète aux techniques que le questionneur a pu utiliser de manière volontaire. Et cela pose le problème de fond : **qui mène l'entretien, et que recueille-t-on ainsi ?**

Ce problème, d'importance capitale pour la démarche d'explicitation, et qui en constitue l'un des aspects les plus originaux, devrait sans doute aussi être abordé au cours de la formation initiale à l'EdE : la connaissance des techniques de l'EdE, fût-elle ex-périentielle, si elle est nécessaire, n'est pas suffisante pour une mise en œuvre dans les milieux professionnels; elle ne devient efficace, et outil de recherche, que par une pratique assidue, assortie d'un contrôle en groupe (*enregistrement*,

¹Les physiciens modernes tels R. Feynman peuvent refuser eux-mêmes certaines de leurs plus belles théories (je pense à l'électron unique) pour raison de non-fécondité.

analyse, reprise et affinement des exercices de base). La maîtrise technique est l'intériorisation de l'ensemble des techniques en un tout harmonieux, flexible (*il s'agit bien sûr d'une visée de valeur, et non d'un état qui pourrait être réellement atteint un jour !*). Mais au fur et à mesure de la construction de ce processus, les techniques deviennent automatiques, c'est-à-dire non conscientes, et ont donc à être régulièrement interrogées elles aussi. C'est ce qui fonde la nécessité de l'analyse de pratique réflexive.

Au-delà de ce constat, qui balise le chemin à parcourir, mon objectif ne se limite pas à un simple plaidoyer en faveur de la "technique", car selon moi, cet état des lieux renvoie à plusieurs niveaux d'analyse :

I - A quoi cela sert-il de maîtriser une technique la meilleure possible, et de continuer à s'y entraîner sans cesse pour l'affiner ?

II - En quoi le niveau technique du questionneur influe-t-il sur la relation, et sur les résultats de l'entretien ?

III - Sur le plan théorique, quel est le lien entre la technique de l'EdE et l'étude de l'expérience subjective ?

Et d'abord, qu'est-ce que la technique ? Le mot vient du grec "*tekhnê*", qui signifie "*art, métier*"; il a trois acceptions qui nous intéressent :

1°) - en ce qu'il s'oppose à *commun, général* ou *courant*, le terme "technique" renvoie à un domaine particulier, spécialisé, de l'activité ou de la connaissance de la pratique de l'EdE. en ce sens, il s'agit bien d'un "*métier*" particulier, original, tant sur le plan théorique que pratique.

2°) - Dans le domaine de l'art, la "technique" se distingue de l'inspiration, car elle concerne davantage les procédés de travail et d'expression.

3°) - Plus important de mon point de vue, la technique renvoie à la connaissance théorique, qu'elle met en scène de façon pragmatique : qui ne pose la question des liens existant entre la psychophénomologie et l'entretien d'explicitation ?

Ce bref rappel, simplement établi à l'aide de M. Paul Robert, dit le "Petit Robert", était nécessaire pour cadrer les arguments que je vais avancer pour tenter une amorce de réponse aux trois questions posées précédemment.

La maîtrise de la technique pour quoi faire ?

1.1. La technique est le guide le plus sûr que nous ayons dans l'action de questionner : faire évoquer, focaliser, fragmenter, élucider... renvoient à des gestes techniques précis qui sont l'antidote aux tartes-à-la-crème de "*l'écoute*", du "*feeling*", de "*l'intuition*", de "*l'attention flottante*", etc...

1.2. L'examen de sa mise en oeuvre permet ensuite d'évaluer le cheminement du questionneur, d'observer les embranchements (choisis ou pas), donc de réfléchir son intentionnalité, donc d'y réfléchir.

1.3. De ce point de vue, la technique est le garant contre les présupposés et les savoirs-écrans⁽²⁾ du questionneur, ces projections et jugements qui nous guettent à tout moment dans l'entre-tien, qui surviennent sans siffler, et qu'il faut savoir reconnaître pour les gérer.

Seule une technique éprouvée, et sans cesse retravaillée en analyse de pratique réflexive peut permettre de s'approcher de l'idéal de « l'époché » phénoménologique — *la suspension du jugement* — permettant d'offrir à l'inter-locuteur un contenant souple et ferme à la fois, lui permettant d'y installer son contenu, les éléments de son vécu évoqué.

Quelle est l'influence du niveau technique du questionneur ?

2.1. Par ce qui vient d'être dit, l'on peut voir que la technique est le sous-bassement matériel d'une position éthique, permettant de respecter la personne en acte et non en bonnes intentions, pouvant être oubliées en cours de route :

- la technique, pourrait-on soutenir, est l'éthique incarnée, car elle est mesurable en termes de comportements et non de préceptes moraux (cf. COMTE-SPONVILLE⁽³⁾ *pour une distinction entre morale et éthique*); j'ajouterais que la technique ne s'oppose d'ailleurs à aucune prise de position philosophique, mais elle en est le révélateur : en cas de difficulté, il convient de briser le tabou et d'examiner, avec son accord, les présupposés du questionneur, révélés par la conduite de l'entretien (*analyse de phases, d'embranchements, de gestes d'explicitation*) - plutôt que d'accuser la technique, ou de s'en méfier comme « manipulateur ». Mais il s'agit d'un exercice délicat...

2.2. Cette position éthique n'est donc pas idéologique, elle est pragmatique : quel intérêt de recueillir des inductions et suggestions que le questionneur aurait faites au sujet ? Réponse : *pour la formation du questionneur, uniquement*. Car l'objectif de

l'EdE est bien de recueillir les informations pertinentes et issues de l'action vécue par le sujet; le respect de la technique (contrat, accompagnement, etc...) permet d'induire tout le contenant, et le moins possible du contenu, qui appartient au seul sujet. Les résultats obtenus renvoient ainsi à l'évocation effectuée par le sujet, aux éléments mis à jour de sa propre expérience, non contaminés par celle du questionneur.

2.3. Car, du point de vue relationnel, l'EdE est une situation particulière avec une technique particulière (*au sens où, par exemple, s'allonger sur un divan pour faire des associations libres en est une*) : le contrôle du cadre relationnel est dévolu par contrat à un professionnel réputé formé, pour servir de médiation à un sujet (*au sens de la conjugaison, et même un peu plus : "JE pense "*), entre je et je, :

- le " je " qui évoque et le " je " de l'évoqué.

Le questionneur a la responsabilité de la médiation, et donc, au fond, de ce qui est recueilli : ainsi, au lieu de se dire quelquefois que le sujet "résiste", le questionneur doit se demander : "*Qu'ai-je fait dans la relation pour aboutir à cette difficulté ?*".

Bref, nous sommes comptables, quand nous questionnons, de ce que nous recueillons; c'est dur...

Quels liens entre l'EdE et l'étude de l'expérience subjective ?

Dans le cadre de ce bref article, je me contenterai d'envisager trois axes de réflexion et de recherche :

3.1. Les techniques d'explicitation, compte-tenu de ce qui vient d'être dit, forment le cadre de la relation; elles offrent un "contenant" à l'expérience subjective : elles permettent ainsi de sortir du paradoxe de l'introspection (*être à la fenêtre et se voir passer dans la rue*), parce qu'elles installent, par autrui, par le questionnement et le guidage souples et respectueux, une médiation de soi à soi.

3.2. Sur le plan épistémologique, l'étude de l'expérience vécue, peut acquérir un statut scientifique en ce qu'elle devient réfutable. En d'autres termes,

- les entretiens successifs,
- le contrôle des rappels obtenus par le questionnement en aveugle (*par confrontation avec un enregistrement*), et d'autres expériences à imaginer, pourraient être autant de mises à l'épreuve des théories qui sous-tendent la pratique de l'EdE.

Karl POPPER l'a proposé en ces termes : « *les cas intéressants seront les cas cruciaux, lorsque la théorie que l'on teste prédit des résultats qui diffèrent de ceux des autres théories méritant considération, en particulier celles qui ont été admises jusque-là* » ⁽⁴⁾.

D'autre part, ne pas accepter ce genre de règles du jeu ne reviendrait-il pas à s'enfermer dans un cercle vicieux parce qu'autoréférent ? Je pense bien sûr à tous les formateurs à l'entretien, à l'écoute, et autres "cliniciens", qui pour rien au monde n'accepteraient de produire des enregistrements d'entretiens et de les confronter avec les nôtres...

3.3. L'axe de recherche consisterait alors à partir du point de vue qu'il existe une relation entre le niveau de maîtrise du questionneur et les éléments du vécu spécifié retrouvés par le sujet; et de prendre sérieusement en compte les travaux de Lev VYGOTSKY.

Mon idée est qu'il conviendrait d'établir un parallèle entre ce qui vient d'être dit sur ce qu'est réputée produire la technique de l'EdE, et ce que VYGOTSKY nommait la « *zone proximale de développement* », différence entre ce que l'enfant peut apprendre seul, et ce qu'il peut apprendre grâce au guidage de l'adulte.

Ce que je soutiendrai alors, c'est qu'il nous revient de montrer qu'il est ainsi créé, avec les techniques de l'explicitation, une « *zone proximale de réflexion* », inatteignable le plus souvent (*sauf la petite madeleine proustienne*) par le sujet solitaire, ou déformée par son activité de rationalisation.

Pour commencer par le début, comme le disent les maîtres d'arts martiaux : « *Quand tu auras fait cent mille fois le geste, tu sauras ce que n'est pas le geste, et tu pourras commencer à apprendre* »; au bout du chemin de l'explicitation, il n'est pas de technique parfaite, et pas de transparence absolue de soi à soi pour le sujet; il est parfois un moment privilégié, où s'exprime grâce à la technique intériorisée par l'exercice, ...

« *un instant retrouvé* ».

(1) EdE pour " Entretien d'Explicitation "

(2) ANCILLOTTI J.P. & MAUREL M., "A la recherche de la solution perdue", GREX, Collection Protocoles, n°3, 1994.

(3) COMTE-SPONVILLE A., "Valeur et vérité", P.U.F., Coll. Perspectives critiques, 1994, en part. p. 183 et suiv.

(4) POPPER K., " Le réalisme et la science" (Post-scriptum à la logique de la découverte scientifique), Hermann Editeurs, Paris, 1990, p. 252.

Husserl et l'attention

par Pierre Vermersch

Présentation du § 92 des Ideen I sur « Les mutations attentionnelles au point de vue noétique et noématique ». pp 317-322 de la traduction française de Ricoeur (collection de poche TEL Gallimard).

Dans le cadre du travail accompli dans le séminaire de pratique phénoménologique, nous travaillons cette année sur l'attention et Natalie Depraz philosophe phénoménologue a attiré l'attention sur un des rares textes dans lequel Husserl présente une analyse détaillée de l'attention.

Ce paragraphe me paraît intéressant à plusieurs titres : d'une part, il consacre un développement complet au thème de l'attention, sous la forme d'un petit livre, en structure, avec une introduction, des définitions, des exemples, la méthode, les résultats, la conclusion provisoire ; d'autre part, le sous-paragraphe 3 (de 3.1 à 3.4) donne de manière très claire les étapes d'un travail de recherche phénoménologique dans sa dimension de cadrage des matériaux de base, puis d'exploitation des résultats. Il me paraît donc idéal pour voir fonctionner la méthode phénoménologique déployée par Husserl au delà du sempiternel ressassement pédagogique de l'impérieuse nécessité de la réduction et des variations eidétiques, toujours annoncées mais peu mobilisées.

Si l'on lit le texte (donné plus loin) en numérotant les sous-paragraphes (8 sous paragraphes + 9 si l'on intègre la note finale de Husserl p. [322]), et de même pour les phrases qui les composent : 1.1, 1.2 ... 9.3 on peut alors détailler le plan du texte de la manière suivante :

Plan d'ensemble du § 92

§ 1 définitions, partant de l'intentionnalité et pas de l'attention !

§ 2 variétés des mutations noético -noématiques, avec un quasi exemple,

§ 3 de 1 à 4, méthode de recherche pour saisir le constant et le mutant,

§ 3 de 5 à 10, premiers résultats : variation noétiques, stabilité du noyau noématique dans son sens,

§ 4 introduction de la métaphore de la clarté pour étudier les variations noématiques,

§ 5 seconds résultats : variation noématiques dans le mode d'apparaître, sans modification du noyau,

§ 6 troisième résultat : plus finement les variations noétiques et noématiques sont parallèles.

§ 7 résultat annexe : le rayon de l'attention se donne comme irradiant du moi pur.

§ 8 petite conclusion programmatique : importance du thème de l'attention.

§ 9 note a : les psychologues modernes (avant 1913) n'ont rien compris à l'attention .

Traduction franco-française : vous trouverez dans ce texte des termes probablement très inhabituels pour beaucoup d'entre nous, plus quelques faux amis. Je voudrais essayer de vous en faciliter la lecture en vous indiquant des équivalents plus accessibles :

- tout d'abord les termes qui ont faillit vous faire immédiatement renoncer à la lecture : **noèse, noétique**, qui renvoient à la dimension de l'acte (par exemple dans l'évocation il y a l'acte d'évocation, et le contenu de l'évocation, les deux sont associés mais peuvent être distingués, puisque pour un même acte il peut y avoir des contenus différents, et réciproquement un même contenu peut se donner suivant la perception, le souvenir, l'imagination ...); **noème, noématique**, concernent donc la dimension du contenu, ce contenu pouvant renvoyer à un objet externe (transcendant au sujet), ou pouvant être décrit comme l'objet immanent. Donc mentalement vous pouvez remplacer noèse par acte, noème par contenu. La corrélation noético-noématique signifie donc la corrélation entre acte et contenu. Simplement acte est toujours synonyme d'acte intentionnel, c'est-à-dire encore d'acte de la conscience se rapportant à un objet (sa dimension d'intentionnalité), acte n'est donc pas ici directement synonyme d'action, dans le sens où l'action se rapporte aussi bien à des actes matériels que des actes mentaux.

- Quand il est question de «x pur» par exemple le moi pur, c'est une manière de noter le fait que l'on est sous réduction transcendantale (que l'on met entre parenthèse tout intérêt relatif à l'existence de ce dont on parle, c'est-à-dire que l'on ne conduit pas par exemple une recherche pour établir son existence) et de ce fait «pur» semble renvoyer toujours à une position réellement phénoméno-

gique au sens de Husserl, dénué de tout projet d'objectivation ou de naturalisation au profit d'une recherche des essences, de l'eidétique.

- Le faux ami le plus dangereux est le terme de «moment» qui la plupart du temps est utilisé au sens le plus ancien de «propriété». Aussi, quand vous lirez : «les différents moments» traduisez par «les différentes propriétés».

Restent quelques obscurités dans certains paragraphes, dont personne, pour l'instant, n'a pu me préciser le sens avec certitude, comme « attention positive au sens tout à fait spécial du terme 6.2 », ou encore « ce que l'on remarque, au sens spécifique du mot 4.1 » qui semblent renvoyer à du travail de définition accompli par ailleurs et non repris dans ce texte. Plus quelques autres choses, mais dont la non maîtrise totale du sens ne me semble pas compromettre la compréhension des analyses des mutations attentionnelles.

Le texte : je donne en premier un résumé des points abordés, puis le texte de Husserl, enfin des commentaires pour en faire apparaître ce qui est important dans la perspective où je me situe. Il s'agit d'un exercice qui m'est peu familier et qui reste donc certainement à perfectionner dans sa méthode et ses résultats. Ma motivation par rapport au GREX est bien de vous introduire à la lecture d'un texte intéressant et difficile qui rejoint nos intérêts pour la description et l'analyse de l'expérience subjective et tout particulièrement sur l'attention qui nous a déjà occupé l'été dernier.

§1, Eléments de définition : 1.1 un type remarquable de mutation qui affecte la conscience ; en langage figuré «le regards de l'esprit» ; 1.2 unité et clarté de ces phénomènes ; 1.3 toutes les fois que l'on parle d'attention ils jouent le rôle principal ; 1.4 nous conservons « attention » en parlant au surplus de « mutations attentionnelles » mais en nous référant exclusivement à ... ? ; « 1.1 Nous avons déjà parlé plusieurs fois dans nos chapitres préparatoires d'un type remarquable de mutation qui affecte la conscience ; elle se combine avec tous les autres types de phénomènes intentionnels et forme ainsi une structure sui generis tout à fait générale de la conscience : nous parlons en langage figuré du « regard de l'esprit » ou des « rayons du regard » émané(ant ?) du moi pur ; nous disons que le regard se tourne et se détourne . 1.2 Les phénomènes qui répondent à cette description présentaient une réelle unité et se détachaient avec une complète clarté et un relief distinct. 1.3 Toutes les fois qu'on parle « d'attention » ils jouent le rôle principal, sans toutefois s'isoler au point de vue phénoménologique

des autres phénomènes ; c'est mêlés à eux qu'ils sont désignés comme des modes de l'attention. 1.4 Nous voulons pour notre part conserver le mot attention et parler au surplus de *mutations attentionnelles*, mais en nous référant exclusivement aux phénomènes que nous avons nous-mêmes distinctement séparés, et également aux groupes des mutations phénoménales solidaires qu'il nous faudra décrire de plus près par la suite. »

Ce paragraphe de définition est assez étrange en ce sens qu'il ne définit pas directement l'attention, il décrit quelques phénomènes important chaque fois que l'on parle de l'attention, il accepte de conserver le mot, mais passe immédiatement aux mutations.

Il me semble que deux questions sont en toile de fond :

- la première circonstancielle et qui anime l'ensemble du livre qui est de différencier fermement la phénoménologie transcendantale de toute psychologie, y compris et surtout des psychologues comme ceux de l'école de Wurzburg qui commencent à se recommander de lui. ON peut trouver d'immontables exemples dans les notes du livre, mais ici cela se manifeste par la note (a) § 9 ici, dans laquelle Husserl insiste fortement sur le fait que les « psychologues modernes » n'ont rien compris à l'attention, qui ne peut être abordé que sous l'angle de l'intentionnalité, retrouvant la ritournelle énoncée dès 1911 sans son texte de combat « La philosophie comme science rigoureuse » selon laquelle la psychologie ne trouverait jamais le fondement de sa démarche dans la seule pratique expérimentale, mais avez désespérément besoin d'une discipline eidétique et d'ailleurs c'était précisément ce que lui Husserl faisait et la phénoménologie était le préalable incontournable à tout psychologie réellement scientifique. La première phrase qui part de la conscience est un effet de démonstration sur la nécessité d'aborder l'attention par l'intentionnalité et elle est donc reprise en echo dans la note qui conclue.

- la seconde question est la difficulté qu'il peut y avoir à définir l'attention en tant que telle ! Nous l'avons découvert nous-mêmes dès le début de nos approches expérientielles, voilà un acte qui n'apparaît que comme modulateur d'autres actes, et il n'est vraiment saisissable que lorsqu'il se modifie suffisamment. On a là un objet d'étude à la fois extraordinairement familier et en même temps insaisissable. Il est intéressant de voir que les traités récents sur ce thème se garde bien de définir l'attention, et en étudie toutes sortes de propriétés fonctionnelles sans la définir, il est plus facile apparemment d'en saisir les performances que d'en définir l'essence ! Le caractère indirect de la définition de Husserl est donc à la fois inévitable et habile.

Dès le début Husserl introduit la métaphore apparemment anodine du « regard de l'esprit » ou du « rayon du regard », et se situant principalement sur versant noétique il exemplifie en « le regard se tourne et se détourne ». Cette manière d'introduire l'acte, lui suggère une mobilité spatiale ou quasi spatiale et une évolution temporelle mais masque la dimension active/passive, les variétés d'effort ou de lâcher prise.

Les précautions indiquées en 1.4 « en nous référant exclusivement ... sont le genre de précision qu'Husserl a besoin d'ajouter (on en trouvera d'autres exemples plus loin) mais qui par défaut de contextualisation assurée reste particulièrement obscur.

A l'issue de ce paragraphe on se trouve essentiellement orienté vers le caractère à la fois distinct des phénomènes attentionnels et le fait qu'ils soient toujours donnés de manière étroitement mêlée à tous les actes attentionnels.

§2 2.1 Définitions des mutations attentionnelles et de leurs effets, 2.2 expression générale du rapport aux couches noétiques ; 2.3 : exemple par concrétisation : ce tout, l'arbre ; 2.4 développement de la multiplicité des noèses qui nous fait quitter l'arbre !

« 2.1 Il s'agit ici d'une série de mutations idéalement possibles qui présupposent un noyau noétique possédant lui-même nécessairement des moments de genre différent susceptibles de le caractériser ; ces mutations par elles-mêmes n'altèrent pas les fonctions noématiques ressortissant à ces noèses et pourtant elles représentent des transformations qui affectent *l'ensemble* du vécu tant par sa face noétique que noématique. 2.2 Le rayon du regard émis par le moi pur tantôt traverse de part en part telle couche noétique, tantôt telle autre ou (comme on le voit dans le cas par exemple des souvenirs dans des souvenirs) traverse telle ou telle couche emboîtée dans une autre, tantôt directement, tantôt par réflexion. 2.3 A l'intérieur du champ total donné des noèses potentielles, ou des objets noétiques, nous regardons tantôt ce tout, l'arbre par exemple qui est présent de façon perceptible, tantôt telle ou telle partie, tel ou tel moment du tout ; puis nous revenons à une chose située dans le voisinage ou bien à quelque système ou processus de forme complexe. 2.4 Soudain nous tournons le regard vers un objet de souvenir qui nous « passe par la tête » : au lieu de traverser la noèse de perception qui constitue à nos yeux ce monde des choses qui sans cesse apparaît et se développe selon une unité ininterrompue, tout en s'articulant de multiples façons, le regard pénètre à travers une noèse de souvenir dans un monde de souvenirs, s'y meut, s'y déplace, passe à des souvenirs de degré différent ou à des mondes imaginaires, etc. »

Il s'agit là probablement d'un des paragraphes les plus terrifiants pour le lecteur qui n'est pas aguerri à ce luxe de « détails déterminant ... en toute généralité ». Allons-y pas à pas : les mutations idéalement possible, simplement pour « préciser » que l'on imagine vrai, sans se référer à une mutation en particulier, on pourrait rajouter : lisez-le comme le début d'un énoncé mathématique : soit un ensemble de mutation définies sur les possibles ... on peut dire tout de suite aussi sûrement qu'un triangle quelconque possible qu'il a trois angles, qu'ici cette série présuppose un noyau noétique. Oui, le terme

imagé de noyau signifie ici l'équivalent d'un invariant (par exemple tout à l'heure en § 3 le noyau noétique sera un acte de type perceptif, supposé rester perceptif même quand il se détourne etc . Et toujours de manière détaillée générale on peut dire qu'un tel noyau noétique peut être certainement caractérisé par des propriétés différentes (souvenez vous différents moments). Enfin Husserl termine cette première phrase en énonçant que les mutations des actes (des noèses) à la fois ne modifient pas les contenus (les fonctions noématiques ressortissant à ces noèses) et en même temps elles « représentent » des transformations qui affectent l'ensemble du vécu. Ce sera l'enjeu de l'ensemble des § qui suivent que de montrer qu'est-ce qui reste constant (les noyaux noétiques et noématiques) et qu'est-ce qui varie. L'analyse se fera précisément d'abord sur la face noétique 3.5, puis sur la face noématique 4 et 5, pour finir sur leur variation reliées 6. Vous voyez maintenant que cette phrase est très dense et programmatique du développement à venir.

La suite du paragraphe pourrait être facilement sautée, pour rester dans l'unité du développement, mais elle introduit un ressort dramatique dont la résolution se fera en 3.1. En effet, Husserl de 2.2 à 2.4 nous fait voyager en imagination à peine incarnée dans la multiplicité indéfinie des actes intentionnels, leur superposition, leurs couches simultanées, les changements subits qui peuvent survenir, les traversées de couches : pendant que je perçois d'un coup je me met à me souvenir, et tout en continuant à me souvenir et à percevoir je me met à me souvenir d'un souvenir dans lequel je percevais ce que j'imaginai me souvenir ...ha ...ha .. la tête me tourne, que fait le réalisateur du feuilleton pour me rassurer et me redonner un point de repère.

Stop ! détendez-vous ... le commandant de bord et son équipage sont heureux de vous faire savoir que la zone de turbulence va être contournée.

§3 Méthodes de travail phénoménologique : comment faire apparaître le constant et le mutant :

- 3.1 simplification et délimitation du champ « d'observation » au monde de la perception,
- 3.2 double délimitation d'un singulier : fixons en idée une chose ou un processus, et fixons de même pendant l'intervalle correspondant de la durée phénoménologique l'ensemble de la conscience concrète que nous avons de cette chose,
- 3.3 et 3.4 remarques sur le statut et la place de cette opération de fixation, qui est aussi un moment (une propriété) de ce vécu,

« 3.1 Demeurons pour plus de simplicité dans *une seule couche* intentionnelle, dans le monde de la perception, qui est là avec sa certitude toute simple. 3.2 Fixons en idée quant à son statut noématique une chose ou un processus de chose qui accède à la conscience par la perception ; fixons de même pendant l'intervalle correspondant de la durée phénoménologique l'ensemble de la cons-

science concrète que nous avons de cette chose, an respectant son essence immanente complète. 3.3 La fixation du rayon attentionnel au cours de son déplacement *déterminé* appartient elle aussi à cette idée. 3.4 Car le rayon lui aussi est un moment du vécu.

Voilà, un très beau paragraphe de méthodologie de recherche : simplifions par méthode et délimitons un objet de recherche quant à l'acte : la perception, quant au contenu précis : une chose, quant à la durée durant laquelle nous étudions cet objet : l'intervalle correspondant de la durée où la chose m'apparaît. Dernière précision en 3.3 et 3.4, cette manière de faire ne produit pas d'artefact (de résultats artificiellement produit par la méthode elle-même) car précisément le fait de porter attention de cette manière, propre à la méthodologie phénoménologique, n'est qu'une des modifications attentionnelles possibles et reste donc cohérent avec l'objet de l'étude au point d'en être un composant « normal ». L'enjeu de cette dernière précision est considérable par rapport à la possibilité même de déployer la méthode phénoménologique sur des objets comme l'attention sans en modifier l'essence. On commence à découvrir que ce paragraphe sur les mutations attentionnelles est lourdement chargé d'enjeux relatifs à la possibilité même de la méthode phénoménologique.

Mais il y a plus : ces paragraphes 3.1 et 3.2 sont exactement ce que je recherchais dans les écrits de Husserl et que je n'avais pas trouvé jusqu'alors. En effet quand Husserl annonce qu'il va s'exprimer sur la méthode, il est doctrinal et énonce essentiellement des thèses sur la réduction et spécialement transcendante qui est le premier outil de clôture par rapport à la psychologie, puis il insiste lourdement sur le caractère eidétique de sa phénoménologie que est la seconde muraille que tous les philosophes futurs vont apprendre par cœur ; avec ces deux outils méthodologiques la philosophie phénoménologique est assurée d'un point de vue logique de ne pas être du côté de la naturalisation ou de l'objectivation et donc de ne pouvoir être confondue avec aucune science basées sur un recueil de données empiriques par exemple ... heu ... tenez ... la psychologie par exemple. Alors que l'on peut lire Husserl dans les passages où précisément sans l'annoncer en tant que tel, il met à l'œuvre sa méthodologie : les problèmes de choix des exemples, les problèmes d'obtenir une clarté suffisante de ces exemple pour pouvoir conduire les descriptions phénoménologiques de manière satisfaisantes, les problèmes de qualité de précision, de fidélité absolue de ce qui se présente réellement dans sa pureté phénoménologique et cotera j'espère écrire un texte détaillé dans l'avenir sur ce sujet.

Ce qui est extraordinaire dans ce passage c'est la mise en évidence de la méthode « ordinaire » de celui qui travaille un objet de recherche de façon phénoménologique :

- l'objet de recherche est difficile : voyons ce que l'on peut obtenir comme résultat en le simplifiant par méthode,

- l'objet est mobile, difficile à cerner : fixons le dans ses déterminations de façon à mieux faire apparaître le mutant et le stable (3.5 « Il est alors évident que ce vécu maintenu fixe peut subir des altérations »).

Plus loin d'autres indications de méthodologie « ordinaire » seront données au détour d'une phrase, il faut croire que l'intérêt porté à la verbalisation de l'action aiguise le repérage de ce genre de passage. Par exemple, en 3.8 « si l'on souligne et que l'on compare les composantes noémiques parallèles ... » qui est une quasi démarche d'induction à partir d'observations comparables (parallèle), ou bien encore en 4.5 au sujet de la variété des modes d'apparaître « il faut les découvrir et les décrire dans la direction du regard sur l'objet noématique. » dans lequel Husserl nous montre comment orienter le regard phénoménologique (la réflexion) sur un aspect plutôt qu'un autre de façon à faire apparaître des propriétés qui sinon pourrait rester ignorer. La description et l'analyse phénoménologique se rapporte peut être à un pur donné, à un apparaître, encore faut-il le conquérir en tournant son attention dans une direction judicieuse et il y a donc bien la possibilité de passer à côté et d'échouer. Il est important de cerner ce qui dans une méthodologie demande une véritable compétence experte, une technicité, autrement on pourrait croire que la phénoménologie ne demande pour se déployer que de prendre la plume ou le clavier et de produire. Et ce n'est manifestement pas le cas.

§ 3 (suite) Premiers résultats : il y a des mutations, des changements, des modifications, noétiques.

3.5 premier résultat : il est alors évident que ce vécu maintenu fixe peut subir des altérations : simple changements dans la distribution de l'attention et de ses modes.

3.6 second résultat : il est clair que dans ce cas **le fonds** noématique demeure le même,

3.7 à 3.10 troisième résultat : en quoi consiste le changement ?

3.8, Si l'on souligne et que l'on compare les composantes noémiques parallèles,

il consiste uniquement en ceci :

dans tel cas, c'est tel moment de l'objet, dans un autre cas c'est tel autre qui est préféré ;

ou un seul et même moment est tantôt remarqué à titre primaire, tantôt à titre secondaire ;

ou tout juste encore co-remarqué ;

à moins qu'il ne soit complètement non remarqué tout en continuant d'apparaître.

3.9 Il y a différents modes qui appartiennent spécialement à l'attention :

3.10 modes d'actualité et de l'inactualité (inattention).

« 3.5 Il est alors évident que ce vécu maintenu fixe peut subir des altérations que nous désignons précisément sous ce titre : simples changements dans la distribution de l'attention et de ses modes. 3.6 Il est clair que dans ce cas le fonds *noématique* du vécu demeure le même, dans la mesure où on

peut dire dans tous les cas : c'est le même objet qui ne cesse pas d'être caractérisé comme existant corporellement et qui se figure sous les mêmes modes d'apparaître, la même orientation, les mêmes caractéristiques apparentes ; et la conscience en saisit tel ou tel contenu sous les mêmes modes d'indication indéterminée et de co-présentation non intuitive, etc. 3.7 En quoi consiste le changement ? 3.8 Si l'on souligne et que l'on compare les composantes noémiques parallèles il consiste, disons-nous, *uniquement* en ceci : dans un cas c'est tel moment de l'objet, dans un autre cas c'est tel autre qui est « préféré » ; ou bien : un seul et même moment est tantôt « remarqué à titre primaire », tantôt seulement à titre secondaire, ou simplement « tout juste encore co-remarqué », à moins qu'il ne soit « complètement non-remarqué », tout en continuant d'apparaître. 3.9 Il y a précisément différents modes qui appartiennent spécialement à l'attention comme telle. 3.10 Les *modes d'actualité* forment ainsi un groupe qui se détache du mode de *l'inactualité*, que nous nommons purement et simplement inattention, et qui est le mode si l'on peut dire de la conscience morte. »

Voici donc les premiers résultats, ils seront énoncés sur le mode de l'évidence qui est au principe de la méthode phénoménologique : il est alors évident ; il est clair ; il consiste en ... le seul point sur lequel le résultat est argumenté est celui en 3.6 relatifs au fait que le fonds noématique reste le même.

Le premier point établit grâce à la méthode est que les altérations sont des changements dans la distribution (ce sera repris plus finement en 3.8) et dans les modes. Si le noyau du contenu reste le même, c'est à dire encore qu'il est le noème du même objet qui lui n'a pas changé. Il y a donc des altérations, elles ne touchent pas le fonds du noème, en quoi consistent-elles : pour le faire apparaître il faut un travail de saillance, de mise en évidence, puis de comparaison. Ces temps là sont signalés mais pas développés, c'est la limite du fait de prendre le principe d'un exemple sans développer un exemple singulier en chair et en os qui aurait bien sûr limité la portée de généralité, mais aurait fait apparaître en quoi cela consiste de souligner et de comparer, quelles en sont les difficultés : et quand vous soulignez, si vous me le permettez, vous faites quoi ? Vous vous y prenez comment ?

Le résultat de la comparaison des composantes noémiques est de faire apparaître 1/ des **types** de variations noétiques et 2/des modes regroupant ces types. C'est un peu indirect, car c'est en observant la structure de ce qui est visé du noème (non pas le contenu : comme on dirait l'arbre complet, ou juste un branche, ou plutôt les feuilles que l'écorce, mais la structure : ceci est préféré, cela est visé de manière principale, ou secondaire, ou à peine pris en compte quoique co-remarqué ...) que les types de variation du regard, donc de l'acte sont mis en évidence. Cette interprétation me semble corroborée par la première phrase du §suivant qui se réfère au modifi-

cation du fonds noétique dont on vient de parler et indique la transition vers l'étude du pôle noématique.

§4 et 5 Affinement des résultats sous l'angle des mutations relatives au noème :

4.1 ces modifications ne sont pas seulement celles **du vécu dans son fond noétique** ; elles atteignent aussi ses noèmes (sans préjudice pour le noyau noématique identique) ;

4.2 introduction de la métaphore visuelle : il est d'usage de comparer l'attention à une lumière qui éclaire. (cf. aussi sur l'exploitation de cette métaphore : § 66 à 70 des Ideen I).

4.3 variation noématiques : ce que l'on remarque se trouve pris sous un faisceau plus ou moins clair de lumière ou recule dans la pénombre ou l'obscurité.

4.4 excuse : aussi insuffisante que soit cette image pour l'expression phénoménologique précise, elle est néanmoins assez caractéristique pour indiquer les changements qui affectent la chose qui apparaît comme telle.

4.5 cette variation dans l'éclairage modifie ses modes d'apparaître, mais n'altère pas ce qui apparaît quant à son propre fonds de sens ; il faut découvrir et décrire ces modes dans la direction du regard sur l'objet noématique.

5.1 résultat de l'examen : il est alors manifeste que les modifications du noème ne consistent pas dans une propriété extrinsèque ; au contraire les noèmes concrets changent de part en part ; il s'agit donc de modes qui affectent la façon même dont le noyau identique se donne.

« 4.1 D'autre part il est clair que ces modifications ne sont pas seulement celles du vécu lui-même dans son fonds noétique ; elles atteignent aussi ses *noèmes* et représentent du côté noématique – sans préjudice pour le noyau noématique identique – un genre original de caractérisations. 4.2 Il est d'usage de comparer l'attention à une lumière qui éclaire. 4.3 Ce que l'on remarque, au sens spécifique du mot, se trouve pris sous un faisceau plus ou moins clair de lumière ; il peut aussi reculer dans la pénombre et dans la pleine obscurité ? 4.4 Aussi insuffisante que soit l'image pour exprimer sans confusion possible tous les modes que la phénoménologie doit fixer, elle est néanmoins assez caractéristique pour indiquer les changements qui affectent la chose qui apparaît comme telle. 4.5 Cette variation dans l'éclairage n'altère pas ce qui apparaît quant à son propre fond de *sens*, mais clarté et obscurité modifient ses modes d'apparaître ; il faut les découvrir et les décrire dans la direction du regard sur l'objet noématique. 5.1 Il est alors manifeste que les modifications du noème ne consistent pas dans une propriété purement extrinsèque qui s'ajouterait du dehors à un élément qui lui-même demeurerait identique ; 5.2 au contraire les noèmes concrets changent de part

en part ; 5.3 il s'agit donc de modes nécessaires qui affectent la façon même dont le noyau identique se donne. »

Il s'agit donc dans ce passage de prendre en compte les modifications noématiques, tout en rappelant qu'elles ne modifieront pas le noyau de sens : sinon tout bouge en même temps et il n'y a plus d'objet propre à être perçu. Mais pour faire cette nouvelle analyse, Husserl a besoin d'un instrument conceptuel pour faire comprendre ou pouvoir parler de manière intelligible de ce qui varie sans faire changer. Cet outil conceptuel est la métaphore de la clarté – obscurité. D'une part elle est homogène avec la métaphore du regard ou du rayon, d'autre part le changement de lumière ne modifie pas l'objet qu'il éclaire plus ou moins et enfin ce critère de clarté court dans tous les manuels de l'époque dès qu'il est question de l'attention, au point que pour certains auteurs cela a pu en constituer le critère absolu : l'attention c'est le fait d'introduire une clarté. On peut encore noter sous l'angle métaphorique l'utilisation des mouvements (dans la rétention le son retombe par exemple, ici ce que l'on remarque peut reculer dans la pénombre) ce qui est un exemple de métaphore très personnelle à l'auteur. Quand nous avons travaillé sur la rétention du son d'un verre de cristal les participants avaient tout à fait d'autres métaphores descriptives.

Tout le paragraphe 4 est donc largement préparatoire de l'énoncé du résultat qui est automatiquement annoncé comme « manifeste » ! : les variations du noème porte sur le mode d'apparaître non pas comme une propriété extrinsèque surajoutée, mais comme la manière même dont la donation intuitive s'opère et donc le contenu lui-même, en fonction de modes qui ici ne sont pas détaillés (différents des modes d'actualité du § précédent) mais qui devraient s'énoncer en fonction des types de lumière et d'obscurité (on peut trouver probablement des indications sur les degrés de clarté dans les §§ 66 à 70 qui sont essentiels à la mise en œuvre correcte de la méthode phénoménologique).

§ 6 Nouvel affinement des résultats : modifications noétiques et noématiques qui se correspondent

« 6.1 A y regarder de plus près, on ne rend pas compte des faits si l'on dit qu'il faut respecter comme une constante le contenu noématique *pris dans son ensemble (le noyau attentionnel* si l'on peut dire) caractérisé au point de vue de l'attention par tel ou tel mode, cette constante s'opposant aux modifications attentionnelles arbitraires. 6.2 Il apparaît au contraire, si l'on considère la situation par le côté noétique que certaines noèses sont conditionnées soit de façon nécessaire, soit en fonction de possibilités déterminées dans leur nature, par des modes de l'attention et en particulier par l'attention positive au sens strict à fait spécial du terme. 6.3 C'est le cas pour toutes les « opérations d'actes », les « prises de position actuelles », par exemple l'opération de trancher un doute,

d'écarter, de poser un sujet et d'y apposer un prédicat, l'opération d'évaluer et celle d'évaluer une chose « en raison d'une autre », l'opération d'un choix etc. : toutes ces opérations présupposent une attention positive dirigée sur les objets par rapport auxquels le moi prend position. 6.4 Mais cela ne change rien au fait que cette fonction du regard qui se déplace, élargit ou rétrécit son champ d'exploration, représente une *dimension* sui generis *de modifications noétiques et noématiques qui se correspondent* ; l'investigation eidétique systématique de ces modifications fait partie des tâches fondamentales de la phénoménologie générale. »

§ 7 Autre résultat complémentaire : le rayon de l'attention se donne comme irradiant du moi pur et se terminant à l'objet comme dirigé sur lui ou s'en écartant.

« 7.1 Lorsqu'elles sont sur le mode de l'actualité, les diverses configurations attentionnelles comportent un sens tout à fait spécial le *caractère de la subjectivité* ; ce même caractère s'étend ensuite à toutes les fonctions qui sont modalisées précisément par ces modes ou qui les présupposent en vertu de leur spécification. 7.2 Le rayon de l'attention se donne comme irradiant du moi pur et se terminant à l'objet, comme dirigé sur lui ou s'en écartant. 7.3 Le rayon ne se sépare pas du moi, mais est lui-même et demeure rayon-du-moi. 7.4 L'objet est atteint ; il est le point de mire, simplement posé en relation au moi (et par le moi lui-même) : mais lui-même n'est nullement « subjectif ». 7.5 Une prise de position qui comporte en soi le rayon du moi est de ce fait même un acte du moi lui-même : c'est le moi qui agit ou pâtit, qui est libre ou conditionné. 7.6 Le moi pourrait-on dire encore, « vit » dans de tels actes. 7.7 Ce mot : vivre ne désigne nullement l'être de « contenus » quelconques emportés dans un flux de contenus ; il désigne une multiplicité de modes accessibles à la description et qui concernent la façon dont le moi, engagé dans certains vécus intentionnels qui comportent le mode général du cogito vit au sein de ces actes comme « l'être libre » qu'il est. 7.8 L'expression : « en tant qu'être libre » ne signifie rien d'autre que des modes du vivre tel que : sortir-de-soi-librement, ou revenir-en-soi-librement, agir spontanément, éprouver quelque chose de la part des objets, pâtir, etc. 7.9 Tous les processus qui se déroulent dans le flux du vécu en dehors du rayon du moi ou du cogito prennent un caractère essentiellement différent : ils sont situés en dehors de l'actualité du moi et pourtant comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, ils comportent une appartenance au moi, dans la mesure où il est le champ de potentialité offert aux actes libres du moi. »

§ 8 Conclusion programmatique : dans le cadre de la phénoménologie de l'attention les traits généraux des thèmes noético noématiques nécessiteront une analyse fondamentale et systématique.

« 8.1 Nous n'en dirons pas davantage pour caractériser dans leurs traits généraux les thèmes néotico-noématiques qui nécessiteront une analyse fondamentale et systématique dans le cadre de la phénoménologie de l'attention (a). »

Cette conclusion relativise les limites de l'apport de Husserl dans ce texte, il sait qu'il y a d'autres analyses à accomplir.

§ 9 note a : critique de l'approche que fait la psychologie moderne de l'attention, et mise en relief du fait que seul Husserl et la phénoménologie ont vu de quoi il retournait, et que tout doit partir d'une étude eidétique et de l'intentionnalité. Puisque personne ne pense à le dire : je suis le meilleur ! et tout spécialement meilleur que ces psychologues modernes (moderne des années 1900)!

« 9.1 L'attention est un thème central de la psychologie moderne. 9.2 Le caractère sensualiste de cette dernière n'apparaît nulle part de façon plus frappante que dans sa manière de traiter ce thème : pas une fois, en effet la relation eidétique entre attention et intentionnalité – à savoir le fait fondamental que l'attention n'est qu'une espèce fondamentale de modifications intentionnelles- n'a été mise en lumière jusqu'à présent, du moins à ma connaissance. 9.3 Depuis la parution des Etudes Logiques, cf. les développements in t. II, 2^{ème} Etude, §§ 22sq. pp. 159-165 et V Etude, § 19, p. 385, on fait quelques mots d'allusion en passant à une relation entre attention et « conscience d'objet » ; mais à quelques exceptions près (je pense aux écrits de T. Lipps et de A. Pfänder), en des termes qui ne permettent pas de comprendre qu'on est ici au commencement radical et premier de la doctrine de l'attention et que toute la suite de l'étude doit être conduite dans le cadre de l'intentionnalité et ne peut être, bien entendu, traitée d'abord comme une étude empirique, mais avant tout comme une étude eidétique. »

On a ici une critique radicale des travaux de la psychologie de l'époque sur l'attention (travaux très nombreux), et en seconde partie, après avoir écarté de sa critique ses amis issus du même courant, c'est-à-dire tous formés par Brentano, il critique Messer et Kulpe sur l'utilisation du vocabulaire de la philosophie phénoménologique pour rendre compte de la pensée sans image. La conclusion de cette note est dans l'esprit de tout le livre vis à vis de la psychologie : elle ne peut se fonder que par une base phénoménologique établie au préalable.

En résumé, dans ce paragraphe 92, Husserl est autant préoccupé de la distinction entre acte et

contenu (noèse et noème) que de l'attention en tant que telle. En effet, il est en train de déployer les éléments permettant de décrire l'intentionnalité, et il veut donner une place déterminée à cet ensemble de modifications, de changements, de mutations, qui accompagnent l'activité intentionnelle sans se confondre avec elle. Il n'est donc pas tant préoccupé de décrire l'attention (dont il se contente de dire qu'il accepte de garder ce vocable) que de cerner ce qui varie et ce qui reste constant dans la conscience, dont on voit que cela peut et doit avoir des conséquences pour la méthode phénoménologique elle-même (puisque'elle est basée sur les actes intentionnels au service, ou comme instruments pour étudier les actes intentionnels).

Pour cela il va organiser ses résultats en plusieurs étapes :

- Il va montrer dans le § 2 la complexité vivante des couches d'actes différents et des contenus différents : pendant que je perçois, un souvenir survient, et même un souvenir dans le souvenir tout en continuant à percevoir ce que je perçois ; dans ce que je perçois, tantôt c'est le tout, tantôt des parties, tantôt une propriété, tantôt une autre.
- Dans le § 3 il va introduire le pas méthodologique consistant à simplifier et à délimiter ce qui va faire l'objet de la recherche phénoménologique, qui va être décrit et qui va fournir des résultats.
- Le premier résultat est de dire que s'il y a des modifications, elles ne touchent pas le contenu lui même dans son sens (quel que soit ce à quoi je porte attention le contenu, l'objet est toujours le même dans son noyau de sens), par contre mon acte d'attention varie à la fois dans sa motivation (un aspect est « préféré »), et dans sa distribution spatiale (ce n'est pas complètement évident que ce soit ce point qui est décrit dans le texte) : remarqué à titre primaire, seulement co-remarqué, non remarqué tout en étant présent dans le champ perceptif. Ces variations font apparaître que l'acte d'attention varie dans ce qu'il vise, sans modifier le sens du contenu visé.
- Mais précisément, ce contenu varie aussi dans ses modes d'apparaître, toujours sans perdre son noyau de sens identique, pour décrire ces variations qui modifient l'apparaître sans modifier le sens l'auteur va utiliser la métaphore de la clarté : un objet ne change pas suivant que je le perçois plus ou moins clairement ou

qu'il est plus ou moins loin ou dans une pénombre plus ou moins épaisse. Ce qui est affecté ce n'est donc pas le sens du noème mais la façon dont il se donne.

- Dernier raffinement : si l'on y regarde de plus près, c'est tout le vécu intentionnel qui est modulé par les variations parallèles noético-noématique, et s'il y a bien un noyau de sens du noème qui reste identique (quoique pas strictement constant) et un acte qui est toujours le même dans son type (quelque soit la direction du regard, il s'agit bien toujours de la perception), la variation de chacun module l'autre. La modification de l'acte module le contenu auquel il peut prétendre d'accéder et la variation de l'apparaître du contenu suivant qu'il est plus ou moins claire module le déploiement des actes qui le vise.

Il est possible que mon résumé ne rende pas justice à tous les aspects que développe Husserl (en particulier je fais l'impasse ici pour des raisons de clarté sur le § 8 relatifs à la dimension subjective – en un sens tout à fait spécial- et à la liberté), ce que l'on constate c'est que les résultats de ces mutations attentionnelles sont présentés suivant trois dimensions : motivation, champ spatial, clarté. Ces trois dimensions sont ici simplement esquissées, en particulier l'aspect de champ ne semble pas pouvoir être inféré avec beaucoup de clarté (voir cependant 2.3, ainsi que hors développement, en incise dans la phrase 6.4 : ... cette fonction du regard qui se déplace, élargit ou rétrécit son champ d'exploration ... »

En revanche, cette analyse des mutations n'aborde pas du tout des points qui nous ont tous frappé depuis le début de notre travail expérientiel sur l'attention, points présents dans nos descriptions. A savoir : la dimension volontaire / involontaire, ou en tout cas les aspects actifs (je le tiens) et passifs (ça me kidnappe, ça m'absorbe), et dans la dimension de la tenue active, son évolution dans le temps, ses fluctuations qualitatives, son degré de stabilité ou de fluctuation ; la dimension des effets de structure du champ, des effets de frontière, de renforcement de la sélectivité (qui sont abordés ailleurs dans l'œuvre d'Husserl sous le thème de la structure d'horizon comme le rappelait Natalie Depraz) ; toute la dimension temporelle est réduite à la dimension abstraite de la variation des successions possibles, n'abordant aucun effet dynamique, aucune des variations qualitatives qui

n'apparaissent qu'à la lumière des modes de temporalisation.

La conclusion à laquelle j'aboutis, est que l'auteur en écrivant ces lignes n'est pas en relation avec un vécu de référence, avec la dimension de l'expérience qui s'inscrit nécessairement dans le singulier. Car si cela avait été le cas, les aspects qui nous sont apparus quasiment à tous depuis le début n'auraient pas pu lui échapper. Peut-être peut-on relativiser ce bilan en invoquant le fait qu'il est centré sur la mise en œuvre de la dimension noético-noématique, à titre d'outils structurant l'analyse, comme le montre son plan très systématique, et que de ce fait les mutations attentionnelles lui servent plus de matériaux, sinon de prétexte, pour un exercice de phénoménologie que de développements motivés pour eux-mêmes (en même temps l'étude des mutations attentionnelles qui parcourt et module l'activité intentionnelle sont un des enjeux méthodologiques pour cerner la phénoménologie de la phénoménologie, autrement dit l'étude phénoménologique de la mise en pratique possible d'une méthode phénoménologique rigoureuse, l'enjeu se situe ici au niveau métaréflexif).

En conclusion, notre propre travail de groupe rejoint Husserl sur l'embarras qu'il y a à distinguer les phénomènes attentionnels à la fois présents dans tous les actes attentionnels et fondamentalement différenciables, au sens où ils ne se confondent pas avec les noèses elles-mêmes, et que l'attention constitue un «méta acte», ou une meta dimension au même titre que l'émotion ou la volonté ! ?

Au total, on peut se poser la question de la fécondité de la méthodologie mise en œuvre par Husserl sur un sujet comme l'attention, et même sur la pertinence ou les limites du point de vue en première et seconde personne pour produire des données intéressantes sur l'attention. Comme le formulait assez directement Francisco Varela, les recherches en troisième personne, grâce aux variations introduites par les tâches expérimentales, ne vont-elles pas aussi loin et même plus ? La première réaction au texte de Husserl, une fois que l'on a réussi à le lire et à le dominer un tant soit peu est plutôt la frustration ... les outils phénoménologiques n'accouchent-ils pas ici d'une souris de résultats ...

2/ Stratégies de recherche sur l'attention : questions méthodologiques sur la nécessité d'une démarche plus indirecte.

La discussion de ce point anticipe un peu sur la suite, dans la mesure où il est en partie la cause des discussions épistémologiques qui ont suivi, au moins autant que les résultats des analyses de Husserl. Le travail présenté, mais aussi le retour sur les comptes-rendus des séminaires précédents me conduit à penser qu'il y a un problème de stratégie de recherche dans notre approche de l'attention.

En particulier dans l'invention de tâches plus capable de servir de révélateurs pour l'étude de telle ou telle facette de l'attention, F formulait très nettement la question : quel est l'avantage de passer par le point de vue en première personne ? La démarche indirecte, propre aux recherches modernes, n'est-elle pas finalement aussi productive, sinon plus ? Ne rencontre-t-on pas très rapidement un mur, une limitation, générée par le principe de l'expérience pour voir, directe, immédiate, qui reste cependant fondée sur un modèle épistémologique classique du privilège abusif accordé à l'immédiateté ?

Ne pas confondre l'accès direct / indirect (1^{ère} ou 3^{ème} personne) et les stratégies de recherche directe / indirecte.

Définitions

Accès : la manière dont nous recueillons les données pour les recherches.

Accès direct : point de vue en première personne, le caractère direct est issu du fait que j'accède à ma propre expérience, sinon il reste médié par l'activité réfléchissant pour prendre conscience des aspects pré réfléchis de mon vécu.

Accès indirect 1 : point de vue en seconde personne, je n'accède à l'expérience subjective de l'autre que par son discours, l'accès est indirect en ce sens qu'il est médié par le langage.

Accès indirect 2 : je ne demande rien au sujet et j'infère à partir des observables et des traces de son comportement ou de ses activités physiologiques, son expérience intérieure à supposer que ce soit encore cela qui m'intéresse.

Stratégie de recherche : manière de concevoir le dispositif de recherche (observation, recueil de cas, enquêtes, expérimentation), manière de définir le support de recherche par rapport à l'objet de la recherche.

Stratégies directes : je veux étudier la représentation de l'espace je demande à un sujet comment il se représente l'espace, je veux étudier le fonctionnement cognitif lors des associations, je demande au sujet d'associer et lui fait décrire ce qu'il s'est passé pour lui, je veux étudier l'attention, et je demande de faire attention et de décrire ce qui se passe alors. Le fait de définir une tâche a été une des grandes inventions des débuts de la psychologie au tournant du siècle dernier, c'est ce fait là qui a irrémédiablement engagé la psychologie dans une pratique fondamentalement différente de celle des philosophes. Mais même avec une tâche définie, cela peut rester ce que l'on appelle une « expérience pour voir » qui a tout à fait son utilité dans les étapes exploratoires.

Stratégies indirectes : tous les détours que l'on invente et met en place pour révéler des objets de recherche dans certaines de leurs propriétés, pour amplifier des observables ou créer des traces sans cela inexistantes ou difficiles à observer. Par exemple, Piaget voulant étudier la mesure dans le domaine spatial va demander aux enfants de construire une tour de même hauteur que celle déjà construite. Pour faire apparaître des comportements de mesure, il va mettre un paravent entre l'endroit où se trouve le modèle et le lieu où doit être construite la réplique, il supprime donc la possibilité de construire simplement par comparaison perceptive ce qui n'aurait pas mobilisé un quelconque procédé de mesure ; mais comme il est encore possible de prendre son propre corps comme point de comparaison, il fait construire la réplique sur une estrade, ce qui rend plus difficile le fait de mettre la main à une hauteur donnée et de la transporter du modèle à la réplique. Je pourrais entrer dans d'autres détails, mais déjà je pense qu'avec ceux que j'indique on peut comprendre l'esprit du procédé indirect : sans l'invention de dispositifs supplémentaires je ne pourrais pas observer certaines conduites. Un autre exemple d'un type différent et qui joue un très grand rôle en psychologie : celui où pour pouvoir observer une conduite spontanée il est nécessaire d'un fabriquer une tâche prétexte permettant d'étudier ce qui fait le sujet à son insu : il croit corriger un texte en fait c'est un test de mémoire implicite. Pour étudier, les propriétés de la mémoire implicite il faut que le sujet soit observé sur une tâche A où il n'a pas de projet d'apprentissage, puis on lui demande d'effectuer une tâche B, sachant qu'on l'a conçue de telle façon que plus le sujet se souvient de la tâche A mieux il réussira (plus vite, avec moins d'erreurs, avec plus d'identification etc.) la tâche B. Dans le domaine de l'attention, on a beaucoup exploré dans les années 50 les situations de double tâches. La plupart des grandes recherches sont basées sur l'invention d'une tâche ou d'une série de tâche propre à révéler des aspects nouveaux de la conduite. Il faudrait prendre de nombreux exemples pour cerner tous les aspects « indirects » que peuvent prendre les stratégies de recherche. Dans la pratique des praticiens on retrouve chez les psychothérapeutes par exemple de telles stratégies indirectes qui visent à générer du changement sans l'induire directement par une affirmation ou un conseil donné au premier degré. Les techniques de diagnostic et de recueil d'informations peuvent aussi utiliser de tels dispositifs indirects ne serait-ce qu'en s'informant par contrastes.

Nous tombons peut-être dans la même confusion qui a présidé à de nombreux travaux basés sur l'introspection en psychologie et à la perspective immanente qui caractérise la phénoménologie de Husserl : le souci de privilégier l'accès direct, immédiat, à l'expérience subjective entraîne (abusivement) la mise en œuvre d'une stratégie directe, immédiate de recherche. Comme si les propriétés d'accès direct propre au point de vue en première personne (enfin pas si direct que ça, ce point de

vue direct est en réalité médié par l'activité réfléchissante et suppose une immédiate ... suspension de mon activité naturelle pour en opérer le réfléchissement) entraînaient son pendant dans la construction du dispositif de recherche.

Dans mon séminaire sur l'histoire des débuts de la psychologie, j'ai montré qu'une des sources de différenciation majeure de la psychologie avec la philosophie était la définition d'une tâche, ou la construction de variations de tâches et de consignes. Cela correspond (dans mon langage) à la nécessité de délimiter et de préciser le vécu de référence de façon à avoir un dispositif de recherche qui soit contrôlé au moins dans sa définition objective (puisqu'ensuite se pose toujours le problème de savoir quelle est la tâche que le sujet accomplit, de son point de vue, autrement dit, comment a-t-il compris la consigne, quels buts s'est-il donné etc. .). On retrouve en partie cette démarche, avec des motivations différentes chez Husserl (cf. le § 92, 3.2 « fixons ... »). Mais ce que ni l'école de Würzburg, ni Husserl, ni nous depuis l'an dernier n'avons modifié, c'est le fait que nous en restons à des expériences pour voir, directes, comme si le fait de porter attention à l'attention pouvait avoir à soit seul, par la seule magie de la finesse de nos descriptions en première personne, le pouvoir de nous livrer les traits pertinents et les propriétés de l'attention. Ce que montrent les progrès de la recherche en troisième personne c'est l'efficacité, la nécessité, de tâches qui sont inventées et créées pour leur pouvoir révélateurs de certaines propriétés qui sans cela resteraient quasi invisibles, imperceptibles. Dans le domaine des expériences invoquées et non plus provoquées, c'est tout l'intérêt de la clinique pathologique de nous montrer par des cas particulièrement révélateurs, des propriétés qui sans cela passent inaperçues dans le fonctionnement normal.

Démarche en première, seconde ou troisième personne, peu importe, il est nécessaire de trouver des sources de contrastes qui accentuent, amplifient, révèlent, soulignent des aspects masqués, discrets, peu saillants, rares. Il n'est pas nécessaire pour cela d'utiliser des dispositifs de laboratoire compliqués, mais il n'est pas impossible de faire de la phénoménologie au sein du laboratoire, du moment que c'est bien toujours le sujet qui s'exprime. La mise en œuvre de stratégies de recherches historiquement identifiées avec le point de vue en troisième personne n'entraîne pas fatalement de se restreindre à cette seule perspective. Réciproquement, les stratégies de recherches directes, habituellement liées au point de vue en première/seconde personne ne sont pas condamnées à rester dans une stratégie directe sans pour autant perdre leur spécificité.

Dans les années précédentes nous avons exploré les conditions d'accès des phénomènes vus en première personne, nous avons aussi rencontré les difficultés de mise en place d'un vécu de référence, de la production de descriptions détaillées et précises (sinon complète, la question est encore sur l'établi), en nous confrontant

cette année à l'exploration d'un sujet de recherche, nous tombons tout naturellement sur la question des stratégies de recherche pour solliciter cet objet d'étude, et là, très logiquement, nous rencontrons les mêmes difficultés et la même nécessaire inventivité que tous les chercheurs rencontrent : quel dispositif pour étudier le phénomène, nécessité de ne pas vouloir tout étudier d'un coup, car aucune tâche ne permet de le faire dans de bonnes conditions. Résultat : morcellement du domaine d'étude, ce que l'on perd en totalité on le gagne en précision.

Il n'y a pas de miracle ou de privilège du point de vue en première personne du point de vue de sa capacité à cerner un objet de recherche : le point de vue en première personne donne des informations que seul le sujet peut donner, mais il peut le faire à propos de tâches, de circonstances très différentes dont le choix détermine l'intérêt des données recueillies.

Bien sûr, il y a aussi la stratégie inverse, ou stratégie du terrain, au lieu d'inventer une tâche, je peux étudier une tâche qui me préexiste et qui est inscrite de façon stable dans le monde d'un certain nombre de personnes. Mais à moins d'avoir une perspective d'application qui m'impose les situations et qui feront que mes données s'inscrivent immédiatement dans les résultats pratiques d'une activité professionnelle définie (en ce sens je n'ai pas beaucoup de choix, mais tout ce que j'apprendrai servira à mon activité professionnelle), je vais me retrouver avec les mêmes choix à effectuer. Par exemple, j'étudie la mémorisation des partitions chez les pianistes professionnels, non pas par amour de la musique, mais parce que primo, c'est une très bonne situation problème qu'une classe de personnes ont appris à résoudre de façon experte, je n'aurais donc pas de problème de validité écologique. Ce qu'ils font, ils le font déjà que je sois là ou pas (ce qui est un gros avantage par rapport aux tâches créées de toute pièce dont on peut toujours de demander quel sens cela a pour celui qui l'a fait ; pour les pianistes aussi, on peut se poser la question du sens, mais on peut pour cela partir du présupposé que ce sens existe et qu'il est stable et qu'il suffit de l'explicitier). Et secundo, je choisis cette tâche parce que je veux étudier la fonctionnalité de la texture sensorielle de la pensée, montrer que cela existe, montrer l'étendue des variations, montrer comment cette texture est plus ou moins fonctionnelle pour la réalisation d'une tâche déterminée (se rappeler une partition afin de la jouer). Mon détour par rapport à mon objet de recherche est d'avoir sélectionné une tâche exemplaire pour l'efficacité des données en première personne.

Au delà de la distinction entre recherches mobilisant des données en première personne ou en troisième personne, de façon majoritaire ou de manière complémentaire, il me semble que la tentation, à laquelle j'ai succombé insensiblement moi-même, est de concevoir l'emploi des techniques de recueil directs comme auto suffisant, et de ne pas suffisamment prendre en compte le fait que dans un programme de recherche le temps

consacré au recueil n'est probablement guère plus de 10 % du temps total, et que hors tâche administrative, et autres activités de séminaires, enseignement, colloques etc., la conception et la documentation du projet de recherche, la préparation du recueil, l'évaluation et la mise au point de la tâche (si elle préexiste, sa découverte, les premières étapes descriptives) la recherche de personnes voulant bien être sujets de l'étude, tout cela doit bien occuper au moins 30 % du temps total ; mais que la transcription des données recueillies, leur mises en forme pour comparaison, leur analyse, la réflexion sur ce qu'elles apportent doit encore prendre 40 % du temps, le reste pour l'écriture proprement dit et tout ce que je n'ai pas ici envisagé dans le détail ! Dans les ateliers expérientiels du GREX, comme dans le séminaire de pratique phénoménologique, nous ne pouvons tout au plus que nous occuper du 10 % de temps de recueil, et à condition que la préparation de la détermination du vécu de référence, ou de la tâche soit largement prédéterminé par quelqu'un qui aura envisagé quelques possibles. Ces temps d'expériences partagées, la comparaison de nos descriptions (encore faut-il les réaliser en dehors du temps communs et cela peut représenter un temps de travail de plusieurs heures) ne représentent donc nécessairement qu'une fraction très partielle du temps qu'il faudrait consacrer à l'élaboration complète d'un sujet de recherche. Il risque donc d'y avoir une confusion des genres, confondre un lieu où l'on s'exerce principalement à l'accès à sa propre expérience avec un lieu où on développe un programme de recherche complet.

De plus, nous avons misé en ce qui concerne l'étape de validation sur l'échange intersubjectif propre au groupe, ce qui ne me paraît intéressant que dans la phase exploratoire, et la mise au point de description dans la perspective de confirmation de ce que l'on obtient. Il est nécessaire d'ajouter une autre dimension intersubjective, de l'ordre du face à face, dans laquelle un participant questionne l'autre pour l'aider à décrire sa propre expérience (temps de mise à jour, de mise en évidence, c'est-à-dire qui reste dans la motivation de confirmation), suivie d'un temps de questions complémentaires qui pourraient avoir pour but d'évaluer si ce que dit la personne est cohérent en essayant de formuler des questions qui font que certaines réponses sont impossibles, en réintroduisant le principe de falsifiabilité non pas dans l'esprit de la recherche de l'expérience cruciale, mais plutôt dans l'idée reprise et soulignée récemment par J-C Schotte de produire des énoncés qui se puissent être contredits s'il y a lieu. Dans ce second cas l'intersubjectivité est sur un mode très particulier.

Invention de tâches plus à même d'être révélatrices des propriétés de l'attention et / ou exemples auto biographiques, dimension contrastée des exemples (le choix du contraste est laissé à l'appréciation de chacun, puisqu'il est lui même révélateur des présupposés que nous avons sur l'attention), autre proposition de C

Marty : Apprends-moi à faire attention comme toi tu fais (variante du sosie, on pourrait encore rajouter la technique issue de l'adaptation par Robert Dilts du modèle de Bateson ou modèle de la fertilisation croisée).

- inventer une tâche, travailler sur une vraie tâche pré existant à l'étude ayant une stabilité et une finalité propre, introduire des contrastes (Baars),

3/ Discussion épistémologique/méthodologique sur l'intérêt, les limites, du point de vue phénoménologique et/ou en première personne.

Il me semble que la fonction des données phénoménologiques peut être abordée suivant trois perspectives complémentaires :

- localement, ces données définissent un niveau original d'analyse, étroitement relié à notre relation pratique au monde et ce niveau n'a pas jusqu'ici reçu une véritable reconnaissance ;

- dans une perspective de corrélation, de triangulation, ces données sont à mettre en relation avec les traces et les observables qu'ils soient comportementaux, verbaux ou infra comportementaux (je ne trouve pas de meilleure appellation générale pour désigner l'ensemble des traces que l'on peut obtenir grâce à tous les appareils d'enregistrement des signaux physiologiques et neuro-physiologiques).

- globalement, ces données vont s'inscrire dans une théorie générale de la conscience par exemple ou de l'activité cognitive, une théorie générale aura la capacité de rendre compte du sub personnel et du phénoménologique. Donc inversement, si une théorie computationnelle est déjà très avancée, il lui faudra encore se retourner vers données phénoménologiques pour être complète, et pour ce faire, elle aura besoin d'une méthodologie du recueil des données phénoménologiques aussi rigoureuse que les méthodologies en troisième personne.

En ce sens, au regard d'une théorie générale, aucun ensemble de données n'est autonome.

Voyons chacun de ces points :

3.3.1. Localement : un niveau d'analyse original à part entière.

A / ESSAIS DE DEFINITIONS PREALABLES : NIVEAU PERSONNEL ET SUBPERSONNEL.

Personnel : en ce qui concerne le recueil des données ce niveau correspond au point de vue en première personne, ce dont le sujet peut prendre conscience, ou encore, comme synonyme, au niveau phénoménologique.

Cependant ces données n'existent pas en une large part qu'en puissance dans la mesure où il n'est que pré réfléchi (conscience en acte, compétence en acte). En ce qui concerne le point de vue non plus étroitement lié à la pratique scientifique mais à la conception globale des domaines de recherche, le point de vue personnel est là pour rappeler que c'est le sujet tout entier qui est engagé dans le monde et que par exemple la perception est une activité de toute la personne pour servir ses buts dans son vrai engagement adaptatif (cf. Gibson et plus récemment Pessoa, Thompson, Alva). Parler de point de vue personnel c'est rappeler que ce n'est pas la rétine qui voit mais le sujet, et qu'il ne perçoit pas pour réaliser des expériences scientifiques mais dans une interaction globale portée par un sens qui appartient à l'engagement de la personne dans le monde.

- Donc il faut différencier personnel pré réfléchi et personnel réfléchi, ce qui n'est jamais fait dans la littérature des sciences cognitives actuelles. Le niveau personnel ne s'accompagne pas automatiquement d'une conscience réfléchie, alors que cette dernière est la condition nécessaire pour verbaliser ou tout au moins exprimer ce dont le sujet a conscience de ses actes intentionnels, des contenus, de ses états. Il est important de ne pas amalgamer personnel et conscient (réfléchi), ce dernier point n'est gagné que par la mise en œuvre d'une conduite et d'un acte cognitif particulier, demandant une pratique particulière qui ne va pas de soi et un véritable effort lié à la nécessité d'interrompre le flot des occupations habituelles pour qu'il s'opère : la prise de conscience.
- Si le niveau personnel appartient au point de vue en première personne, il n'est exploitable au plan scientifique que pour autant qu'il est exprimé et même mieux, si possible, verbalisé. En ce sens le niveau personnel n'est accessible pour la recherche que dans un point de vue indirect : le point de vue en seconde personne, le point de vue lié à la verbalisation de son expérience par un autre que moi (cela n'exclue pas l'exploitation de ma propre expérience, mais suppose qu'à une certaine étape de la recherche je la traite comme la réponse d'un autre que moi, c'est-à-dire sans lui accorder de privilège particulier au sein de l'exploitation des données). Ce qui a pu faire largement problème dans le passé est que le point de vue du chercheur sur sa propre expérience soit 1/ le seul point de vue dont il dispose ou qu'il se donne et 2/ qu'il serve de source de généralisation (souvent abusive, forcément puisque toute la variété inter individuelle est effacée – voir par exemple les analyses de la première partie de l'étude sur l'imaginaire par Sartre-).
- Personnel, doit aussi être différencié suivant ce qui est demandé au sujet : le résultat ou la démarche. S'il s'agit d'une simple réponse discriminante : est-ce plus lourd ? La forme s'est-elle inversée ? A ce moment on peut dire que l'on reste au niveau personnel relativement à l'expression d'un résultat.

Parler au niveau du seul résultat final de phénoménologie est un peu excessif : il y a bien référence au point de vue du sujet ce qui conserve la notion d'un point de vue personnel réduit au plus simple. Quand l'étude porte sur des aspects perceptifs la phénoménologie se réduit à une phénoménalité avec un sens très limitatif. En revanche, demander au sujet de décrire le déroulement de son expérience telle qu'il l'a vécue depuis l'ante début correspondant à la période précédant l'entrée en expérience, jusqu'à la post fin (période suivant la fin de l'expérience), lui demander de décrire les actes qui se sont déclenchés ou qu'il a voulu mettre en œuvre, les contenus qu'il a perçus ou évoqué au plan de la représentation, les états par lesquels il est passé, et cela à différents niveaux de fragmentation de la description, c'est vraiment rentrer dans un niveau phénoménologique de description de l'expérience (pour l'instant on ne peut cependant pas distinguer dans la description que j'en donne entre la phénoménologie pure opérée sous réduction eidétique et transcendantale et la psychologie phénoménologique qui se contente de mettre en œuvre les réductions réflexives permettant par exemple de faire apparaître distinctement les actes en les différenciant de leur contenu ou objet).

Sub personnel : ce qui est inaccessible à la conscience et qui ne peut donc faire partie de l'expérience du sujet. (Ce vocabulaire semble s'originer chez Dennet, on trouve aussi le vocable d'infra conscient, mais si le terme n'avait pas été colonisé par la psychanalyse on pourrait aussi bien parler d'inconscient).

Il me semble qu'il faut distinguer deux types de d'approche du domaine subpersonnel suivant ce qui fait qu'il s'agit d'un domaine inconscient :

- Le premier lié au niveau organique, donc physiologique, neurophysiologique et qui est sub personnel essentiellement tant que le sujet ne peut établir une boucle action / perception. Apparemment, il suffit de lui donner, grâce à une prothèse provisoire, la possibilité de dissocier, dans le bruit de fond du corps, les signaux organiques pertinents, pour qu'il apprenne à contrôler les structures organiques correspondantes (générer des ondes alpha par exemple, ou prendre le contrôle de muscles réputés inaccessibles à la commande volontaire). Mais même si l'on imaginait que le sujet puisse prendre conscience de l'activité de chacune de ses cellules, un niveau subpersonnel demeurerait qui ne dépend pas de la possibilité de faire l'expérience au sens perceptif du terme.
- Le second aspect subpersonnel relève des lois, de connaissances, de structures (structures opératoires de l'intelligence selon Piaget ou structure linguistique profonde) dont on ne peut prendre connaissance que par des inférences, des compilations de données statistiques et qui en tant que telles ne se

prêtent pas à une expérience subjective directe, sinon sur le mode de l'expérience de la connaissance conceptuelle qui est seulement expérience de mots et de concepts.

- Reste un troisième cas qui n'est pas très clair et qui a posé problème à tous ceux qui ont espéré pouvoir atteindre les processus cognitifs par l'introspection : c'est celui des temps de silence cognitifs. Je résous un problème, et je verbalise ce que je fais - en même temps ou plus tard en évoquant ce moment là- , et pendant un moment je n'ai rien à dire, il y a un blanc, je n'accède apparemment à rien que je puisse rapporter, sinon que je continue à être occupé de ma résolution de problème. Ou bien comme l'on fait les chercheurs de l'école de Würzburg, je donne un mot en demandant au sujet de donner le plus rapidement possible l'association que ce mot suscite, et le sujet me décrit ce qui s'est passé comme un temps de silence intérieur, sans image évoquée, sans dialogue interne et brutalement l'apparition d'une réponse sans événement intermédiaire, sans autre précurseur que la consigne demandant de trouver et formuler une association. Dans ce cas, peu de choses de l'activité cognitive se déroulant sera rapportée, sinon l'impression de tendre vers un but, d'être mobilisé, de savoir que l'on est en train de trouver une réponse sans qu'il y ait de remplissement au plan du contenu. Tous ces éléments ne sont pas rien, dans la mesure où ils peuvent donner des indications précieuses pour déterminer comment je me dispose pour rechercher une réponse à un problème quand je n'ai pas encore de réponses. Il y a une dimension personnelle qui porte plus sur l'acte que sur le contenu, même si l'acte est de continuer à rester orienter vers la recherche de la solution ; mais il y a une dimension qui ne pourra probablement être décrite que par une modélisation relevant d'un niveau subpersonnel et rendant compte de manière hypothétique du mécanisme de production de la réponse, y compris dans le temps où il n'y a pas d'expérience conscience du déroulement de la pensée. Il me semble que cela montre que l'on ne peut attendre du niveau personnel qu'il soit capable de rendre compte du détail des processus cognitifs, et qu'il ne sera pas le niveau qui permet de produire une théorie d'ensemble. On sera immanquablement conduit à compléter par d'autres données, d'autres niveaux.

B/ L'AUTONOMIE D'UN NIVEAU PAR RAPPORT A L'AUTRE : ENVISAGER LES DEUX RELATIONS.

Quand on a des informations sub personnelles, peut-on en dériver le contenu, la forme de l'expérience vécue au niveau personnel ? Par exemple, si l'on prend les traces neuro physiologiques elles ne donnent que des indications catégorielles (c'est visuel, c'est une grande image,

en couleur grâce au repérage de ce qui est activé dans les zones des aires visuelles primaires, si c'est de l'écrit je peux le différencier, si c'est une image petite ou en noir et blanc aussi, mais je ne peux en inférer le contenu de l'image). Cet exemple vaut pour le subpersonnel de type organique, ici neurologique. Mais on peut le développer aussi par rapport à une loi : la loi des centrations relatives dans le domaine de la perception n'est pas du domaine du personnel, mais exprime un point de vue en troisième personne, avec cette loi je peux prédire la déformation, et le degré d'ampleur de cette déformation dans l'illusion de Müller-Lyer, je peux prédire quelques propriétés particulières de l'expérience que la loi générale permet de calculer, mais je ne peux prédire la dimension vécue de cette expérience perceptive. Inversement quand on a la description de l'expérience personnelle peut-on reconstituer ce qui s'est passé au niveau organique ?

Etablir l'autonomie du niveau personnel, c'est pouvoir montrer qu'il apporte des données originales qui ne sont pas accessibles ou compréhensibles à partir du niveau sub personnel, ce qui crée la nécessité de s'en informer en plus et séparément. Ce qui ne signifie pas que l'on ne doive pas trouver au niveau sub personnel la traduction de chaque propriété de l'expérience en première personne, mais qu'il y a une asymétrie du recueil d'information, dans le sens où 1/ la connaissance des seules données sub personnelles ne permet pas de décrire ni de connaître les aspects de l'expérience personnelle ; il y a donc nécessité de s'informer directement de l'expérience subjective et 2/ c'est par la connaissance du niveau personnel que je peux aller vérifier la traduction des informations au niveau sub personnel, c'est parce que j'ai une intuition ou une compréhension de mon expérience personnelle que je peux donner un sens aux données sub personnelles que je recueille par ailleurs (Guillaume avait bien signalé ce second point dans son « Introduction à la psychologie »).

Mais cette analyse pourrait aussi bien s'arrêter là. Si l'on adopte le point de vue selon lequel, même si le niveau personnel existe bien, ce ne sera jamais avec lui que l'on pourra faire de la « vraie » science et qu'il s'agit d'un épi phénomènes que l'on peut négliger tellement les données et les résultats issus du niveau subpersonnel sont plus essentiels (en aparté : une des plus jolie traduction de ce fait, qui en montre bien toute la valeur d'actualité, et de recenser le nombre d'articles portant sur le niveau personnel dans les périodiques scientifiquement correct grand public comme La Recherche ou Pour la Science). Autrement dit, est-ce bien nécessaire de prendre en compte ces considérations dans le cadre de la science ? Y a-t-il un intérêt quelconque à explorer des données vécues essentiellement singulières ?

Quant à la première question j'y reviendrai plus loin. Pour travailler la seconde, je vais choisir un angle d'attaque particulier : celui relatif à la dimension d'acte plutôt qu'à celle du contenu ou de la position de l'ego.

C/ LA DIMENSION D'ACTE : LE SUJET COMME UTILISATEUR DE SES PROPRES INSTRUMENTS.

Ce qui est le plus spontané dans la manière d'aborder la dimension personnelle, phénoménologique est de se référer aux qualias, à la conscience phénoménologique des données perceptives, cédant ainsi à l'évidence du contenu. Mais dans la perspective phénoménologique cette dimension n'en est qu'une parmi d'autres : il est possible de différencier dans cette expérience phénoménologique plusieurs aspects : celui de l'acte lui-même ou noèse dans le langage husserlien, celui du contenu de l'acte qui s'identifie au contenu de la perception quand l'acte intentionnel étudié est celui de la perception, mais qui peut aussi être un état mental ou affectif qui n'est connu que par l'acte qui le vise ou l'accueille ; et enfin celui de la position ou du point de vue, c'est à dire de la position de l'ego comme soi-même, autre, ou observateur neutre, et plus finement pour chacune de ces positions le positionnement spatial du point de départ du rayon attentionnel et de son point d'arrivée par rapport au schéma corporel.

Je vais donc privilégier le point de vue de l'acte pour développer la thèse de l'autonomie du niveau personnel par rapport au niveau sub personnel. De ce point de vue, le sujet, chacun d'entre nous a une compétence d'utilisateur de sa propre cognition, des actes qu'il sait spontanément mettre en œuvre sans qu'on ait reçu pour le faire une formation en tant que telle (se souvenir, se donner une image, percevoir, se parler à soi-même, prendre comme objet de pensée une autre pensée).

Pour discuter de l'autonomie de cette compétence d'utilisateur, il me faut justifier et développer ce concept d'utilisateur de sa propre cognition, qui suppose de conceptualiser un rapport du sujet à ses parties instrumentales, donc un rapport du sujet à lui-même :

- ce langage peut être tenu assez facilement par rapport aux parties du corps que je peux mobiliser volontairement, exercer, développer, (postures, geste des membres, gestes des autres parties mobiles tête, sexe, sphincters, yeux, langue, scalp ...) dont le caractère détachable de la totalité de moi même est concevable de par la distinction des localisations spatiales et matérielles.

- cela paraît moins évident dans le domaine immatériel du psychisme, dans la mesure où il semble que l'on crée un dédoublement entre « un sujet » et ses instruments cognitifs qui ne semblent précisément être détachable de l'ensemble de la personne comme peuvent l'être les parties mobiles du corps. Je peux bien cependant distinguer les actes les uns des autres, les mettre en œuvre séparément, décider de les mobiliser, de les exercer, d'en vérifier l'efficacité par rapport au but que je poursuis ; en ce qui concerne les contenus de ma représentation, je peux bien choisir de les actualiser ou pas ; j'ai bien un rapport d'utilisateur à mes actes : je peux substituer l'un à l'autre (là je regarde cet objet, et puis je choisis de me souvenir d'un autre pour les comparer en pensée), ils sont donc bien distinguables ; je peux les

composer dans le temps, les articuler ; je peux aussi faire qu'un acte prenne pour objet un autre acte pour l'observer, l'évaluer, le perfectionner, l'amender.

Où serait la difficulté de ce point de vue ? Elle résiderait apparemment dans le spectre de l'homonculus et le risque d'une régression à l'infini. Qui décide de mobiliser tel acte ou tel contenu ? Mais en quoi la difficulté est-elle différente que ce soit l'usage de mes membres ou de mes instruments cognitifs ? Ai-je besoin d'inventer un homonculus pour parler de la décision de lever le bras et du savoir en acte que je mobilise pour le faire ? Dans tous les cas, la question se pose de la source de la décision. On voit bien que dans tous les cas, soit je suis agis/affecté par mon environnement, mon passé, soit je suis à la racine d'une décision nouvelle et volontaire, mais cela ne se confond pas avec la dimension instrumentale des parties distinctement mobile et mobilisable de moi-même, qu'elles soient organiques ou mentales. Ceci n'entraîne pas d'hypothèses sur le fait que tout ce que je fais se résumera à des décisions conscientes, ou que toute la science que l'on peut développer se résume à la décision de mobiliser telle partie ou telle autre ! De plus je le rappelle cette connaissance d'utilisateur n'est pas la connaissance du support organique, ni des lois qui les dirigent.

D/ PAR RAPPORT A CES INSTRUMENTS J'AI UNE COMPETENCE D'UTILISATEUR : UNE COMPETENCE EN ACTE.

Cette compétence est en acte, c'est-à-dire dans une forme de conscience largement irréfléchie (et qui ne présuppose pas l'obligation de conscience réfléchie), elle ne se confond pas avec la possibilité d'en opérer le réfléchissement c'est-à-dire d'en opérer une prise de conscience et de là, pouvoir verbaliser et conceptualiser à quelque niveau de formalisation que ce soit ;

On a donc ici nécessairement deux strates :

- le rapport vécu, agit, du sujet à ses propres états, noème, noèse, ego, qui est vécu intégré sur le mode pré réfléchi ;

- le rapport conceptualisé, réfléchi, conscientisé, à ces mêmes états ou actes.

Cette connaissance en acte n'est pas une théorie naïve sur ces actes,

- il ne faut pas confondre ce que le sujet fait, ce qu'il sait qu'il fait, et ce qu'il croit qu'il fait,

- ni ce qu'il dit qu'il fait à partir de ses croyances et théories naïves, et ce qu'il décrit de ce qu'il fait quand il en décrit le déroulement. (à différent niveau de granularité grâce à la mise en œuvre du guidage propre à l'ede ; cependant il faut montrer ici qu'on ne prétend pas avoir angéliquement résolu le problème de l'impossibilité d'un langage purement descriptif, si l'on devait ici argumenter il faudrait montrer comment on peut repérer des gradients d'interprétation/description, la possibilité de corroborer et de falsifier une description donnée, et le fait que radicalement en langage naturel ou pas, descriptif ou pas nous ne pouvons échapper au détermi-

nisme culturel propre à une époque dont nous sommes par définition inconscient jusqu'à la prochaine génération).

Cette compétence en acte est donc largement pré réfléchie ou irréfléchie, elle n'est que potentiellement conscientisable, et ne peut le devenir que moyennant un type d'acte particulier : la prise de conscience .

E/ LA COMPETENCE D'UTILISATEUR : LE MANCHE DE LA COGNITION.

Le sujet utilise sa propre cognition de façon compétente, sans être un savant cognicien, pourtant il ne dispose directement que d'un accès subjectif interne, qui constitue "le manche de la cognition". Personne n'a appris à se donner une image mentale, à se souvenir d'un moment passé, à penser, même si les occasions de l'exercer, ou de se donner certains buts ont été encouragés et sollicités par le cadre éducatif et culturel, pourtant nous mettons en œuvre les actions mentales de base sans enseignement ni formation explicite à leur sujet. Cette efficacité n'est pas basée sur une connaissance réfléchie, conceptualisée, voire formalisée. C'est même scandaleux que nous sachions faire tout cela sans le secours des sciences cognitives, de la philosophie, ou d'un programme pédagogique (norme européenne ISO 9000 bien sûr !) disponible dès le plus jeune âge.

Or, les programmes de recherches universitaires des psychologues, mises à part les tentatives du début du siècle, ont peu investigués ces aspects. Outre les difficultés méthodologiques pour accéder à ces données de façon fiable, les données issues d'inférences sur les comportements avaient indiscutablement un parfum plus scientifiquement correct. Mais ce faisant, on abandonnait toute recueil de données sur la manière dont le sujet met en œuvre sa cognition telle qu'il peut le décrire de son propre point de vue.

Bien sûr, cette direction de travail rencontre des difficultés qui n'ont pas été analysées. La première était de faire la différence entre ce qui est « conscientisé » et ce qui est « conscientisable ». Autrement dit, il fallait prendre en compte qu'il ne suffisait pas de poser des questions pour avoir des réponses, qu'il ne suffisait pas de demander des descriptions pour les obtenir complètes, précises et détaillées. L'accès aux données en première personne se heurte à l'exigence d'aider le conscientisable à se conscientiser, et de là à s'exprimer et même à se mettre en mots. La seconde difficulté était de construire des catégories descriptives qui permettent de disposer d'un langage de description de ce que le sujet décrivait dans ses mots. Or il nous semble que, dans une grande mesure, ces catégories émergeront des pratiques mêmes qui utilisent ces informations. Car, les pédagogues, les éducateurs, les remédiateurs, les psychothérapeutes ont tout "naturellement" recherché ces informations phénoménologiques.

F/ LE STATUT DES DONNEES PHENOMENOLOGIQUES NE SEMBLE PAS TRES RELUISANT

Qu'est-ce que c'est qu'une compétence d'utilisateur ? Du point de vue des connaissances savantes, c'est peu de choses (très peu de choses). En comparaison de la dignité des données théoriques qui expliquent et donnent les lois et les mécanismes, elles semblent à la fois triviales à obtenir et en même temps tellement simple qu'il y a peu d'intérêt à s'en occuper.

Prenons une métaphore pour souligner la différence de statut entre ces deux types de connaissance. Si je compare ma compétence à utiliser la télécommande de mon téléviseur à la compétence qu'exige la compréhension du fonctionnement du tube cathodique, du tuner, de la transmission infrarouge de la télécommande, il y a un fossé entre les deux univers de compétence. Si je compare ce que je sais faire dans ma tête pour me donner l'image mentale d'un objet connu (niveau psychophénoménologique) et la montagne de connaissances théoriques sur les propriétés, les mécanismes, les lois des images mentales (niveau neuro-computationnel), l'écart est considérable. D'où ma métaphore : le niveau psychophénoménologique permet de décrire "le manche de la cognition", ce par où le sujet peut "tenir" ou attraper" ses instruments cognitifs pour agir. Le niveau cognitif sub personnel est "la lame" ou la partie active de l'outil, mais sans manche, il n'y a point d'outil. Mais sur un mode différent le manche s'avère aussi important que l'outil... à tout le moins il y a une étroite interdépendance pour obtenir l'efficacité.

N'a-t-on pas dit que les lois, les mécanismes, les structures sont subpersonnels et donc le sujet ne peut en avoir conscience : que reste -t-il d'intéressant dont le sujet pourrait avoir conscience, et en plus ce n'est même pas directement accessible puisqu'il faut dans la plupart des cas que s'opère une prise de conscience préalable délicate pour que le sujet puisse en parler !

G/ LE CARACTERE IRREDUCTIBLE DE CE NIVEAU EST BIEN APPARENT DANS LE DOMAINE DES APPLICATIONS.

On a cru pendant longtemps que les recherches psychologiques ne servaient à rien parce qu'elles n'étaient pas assez avancées, mais en fait elles ont toujours été largement assez scientifiques, le problème est qu'elles n'étudient pas les propriétés de la conduite humaine là où elles seraient pertinentes aux rééducations, aux remédiations, à défaut de théories ou de données fiables et pertinentes ont produit des instruments qui ont eu au moins le mérite d'être pragmatiquement adaptés !

Quel que soit cet écart en terme de connaissance naïve / connaissance savante, connaissance superficielle/connaissance des mécanismes ou des structures "profonds", "fondamentaux":

- la connaissance d'utilisateur persiste dans sa validité à son niveau : c'est bien avec cette compétence que nous pensons, que nous agissons.
- elle persiste dans sa nécessité intrinsèque : sans cette compétence, comment ferais-je pour penser avec "ma tête" ; aucune connaissance savante ne peut se substituer au fait que c'est moi l'acteur.
- elle persiste dans la pertinence et la nécessité qu'il y a à l'étudier et à la prendre en compte.

L'essentiel de l'argument repose sur la réhabilitation de la compétence d'utilisateur de sa propre cognition, de sa propre intelligence par rapport à l'accent mis sur les connaissances spéculatives théoriques, ou bien relatives au niveau des mécanismes de type cognitivo neuro-computationnel, dont on ne dénie pas l'intérêt pour autant. Cette compétence d'utilisateur relève bien du niveau de l'expérience du sujet, avec cette difficulté qu'étant essentiellement une compétence en acte, elle existe principalement au niveau pré-réfléchi, et qu'il est nécessaire d'utiliser des techniques pour que le sujet qui pourtant ne cesse de les employer soit à même d'en parler.

En travaillant avec le "manche de la cognition", les praticiens de la cognition obtiennent des résultats efficaces. Ils sont créateurs et utilisateurs de techniques basées sur la prise en compte de l'expérience humaine. Si cette pertinence, cette nécessité de la compétence du sujet en tant qu'utilisateur de sa cognition est valide, alors on doit en trouver confirmation dans les pratiques qui cherchent à modifier, à «remédier» le fonctionnement de la cognition.

On a donc un niveau d'analyse original qui vient s'articuler et s'intercaler entre le subpersonnel et le physiologique, le niveau de l'utilisateur de sa propre cognition, ce n'est pas parce que ce niveau n'est pas réfléchi dans la plupart des cas qu'il est pour autant subpersonnel ou qu'il ne contient aucune information ou aucune compétence originale, c'est là le point d'articulation entre déclaratif et procédural, ce niveau paraît dans un premier temps devoir être caractérisé essentiellement comme fonctionnel,

Ce que sait faire le sujet avec « les parties instrumentales de lui-même » n'est pas l'explication de comment ce qu'il commande fonctionne, mais pourtant c'est le niveau où il saisit ce qui fonctionne de son point de vue, et en conséquence c'est par ce niveau qu'on peut le réduire, le changer, l'aider à se perfectionner, se guérir, tous les actes seront cohérents avec les niveaux subpersonnels, et ils contribueront à faire prendre en compte des propriétés que la centration exclusive sur le subpersonnel a écartée ou ignorée.

h/ mais l'argument de la pertinence du niveau phénoménologique pour les praticiens ne suffit pas à fonder l'autonomie du niveau phénoménologique, il faut encore insister sur le fait qu'il n'y a pas de science développée de ce niveau.

3.3.2. **Corrélativement : réduction du bruit et contraintes mutuelles.**

Dans cette seconde perspective, il ne faudra pas oublier que l'analyse qualitative des corrélations n'est pas symétrique, il faudra considérer séparément le fait que l'on essaie, par exemple de corréler les signaux neuro-physiologiques avec les descriptions en première personne et le fait que l'on cherche à corréler les descriptions en première personne et leurs traductions éventuelles en signaux neurophysiologiques. Autrement dit, le fait que des signaux neurophysiologiques distincts recoupent des expériences subjectives distinctes n'épuise pas la mise en relation, il faut aussi que les différenciations phénoménologiques trouvent leur pendant dans des variations neurophysiologiques.

Les données en première personne peuvent contribuer à la précision de l'interprétation des traces neurophysiologique de l'activité neuronale.

Actuellement le schéma expérimental mis en œuvre est conçu comme ayant seulement deux pôles :

consignes orientant l'activité du sujet → traces neuro-physiologique de cette activité

Ce que suggère c'est de concevoir ce dispositif suivant trois facettes :

consignes → activités mentales (1^{ère} personne) → traces

La question qui est ainsi révélée est de savoir si la consigne génère bien les activités mentales dont on souhaite recueillir les traces et donc à la fois les informations sur les localisations et sur l'évolution temporelle (quelles sont les structure anatomiques/fonctionnelles mobilisées, dans quel ordre, dans quelle échelle de temps). Ce que les expérimentateurs actuels croient ou supposent implicitement c'est que la consigne va générer les activités mentales ou l'état qu'ils veulent étudier. Tant que les tâches sont suffisamment contrastées et que l'on moyenne sur les blocs d'essais, on peut obtenir des indications globalement utiles parce que le bruit de fond imputable au fait que la consigne déclenche d'autres activités que celles attendues reste dans des limites acceptables. Mais si l'on veut affiner, il faudrait pouvoir vérifier par la verbalisation du sujet que ce qu'on lui a demandé de faire est bien ce qu'il a fait. Dans le domaine des évocations sensorielles on a pu voire des manips qui souhaitaient déclencher des images auditives avec des consignes du type « prenez le temps d'évoquer le son de la sonnerie de votre téléphone », ce qui paraît être une bonne idée sauf si le sujet à qui on donne cette consigne se représente en train de courir vers son téléphone et de surtout visualiser sa situation spatiale, se contentant de savoir que c'est dans un moment où le téléphone sonne sans se représenter pour autant sensoriellement la sonnerie du téléphone.

On peut imaginer aussi que le compte rendu de ce qui s'est passé pour la personne dans l'exécution de chacun

des essais permette de discriminer ces essais en fonction de l'activité qu'elle prétend avoir eu. L'an dernier nous avons exploré rapidement une tâche dans laquelle il s'agissait - dans une des conditions - de comparer des durées ; un son d'une durée déterminée était au préalable donné à entendre plusieurs fois, il représentait le son de référence, le standard par rapport auquel nous avons été invité à comparer les autres sons d'une durée variable émis ensuite avec un bref temps de repos entre chacun. Or ce qui est apparu à certains d'entre nous, c'est qu'en fait il y avait deux tâches différentes du point de vue du sujet : 1/ si le son était beaucoup plus court (facile je n'ai même pas eu à comparer dans la zone où c'est pas évident) ou beaucoup plus long que le standard (facile au fur et à mesure que je me rend compte que cela va bien au delà de la zone indéterminée je connais la réponse par évidence, je n'ai donc pas besoin de faire une comparaison détaillée) ; 2/ si le son est proche de la durée du standard, dans ce cas, après que le son se soit interrompu je continue à développer une activité de comparaison, de rappel de la durée du standard, d'évaluation de la proximité, de la gestion de mon incertitude. Entre la tâche où la réponse me paraît évidente et celle où il faut que je me livre à une comparaison il y a une grande différence d'activité cognitive du point de vue subjectif. Retrouvera-t-on cette différence dans les traces ? Si c'est le cas n'est-ce pas important de trier les essais après coup en fonction des verbalisations du sujet ?

LES DONNEES EN PREMIERE PERSONNE PEUVENT CONTRAINDRE LA THEORIE GENERALE

Inversement, si l'activité phénoménologique pose des distinctions supplémentaires à celles attendues – prévues, où sont les traces neurophysiologiques de ces distinctions ? A partir de là on peut dire que niveau neurophysiologique subpersonnel et niveau phénoménologique se contraignent l'un l'autre, et le niveau en première personne implique sa prise en compte pour élaborer une théorie généralisée. [à développer]

3.3.3. Globalement, par rapport à une visée théorique d'ensemble, les données en première personne ne sont pas autonomes, aucune donnée n'est autonome.

Il faut abandonner l'illusion selon laquelle la psychologie pourrait être élaborée par la seule vertu du point de vue en première personne :

C'est en partie l'espoir qui a animé les chercheurs du début du siècle dans leur retour à l'introspection intégrées à un dispositif d'expérimentation ; mais c'était largement aussi parce que les hypothèses philosophiques dans lesquelles ils étaient inscrits (comment faire autrement que d'appartenir à son époque) préjugeaient de la possibilité d'avoir un accès conscient à toutes les

phases d'élaboration de la pensée en ce qui n'était pas le cas.

Donc, on a une mise en garde symétrique en quelque sorte :

- d'une part ce n'est pas parce qu'on a des résultats scientifiques relevant du niveau sub personnel que le niveau phénoménologique n'apporte rien d'original et d'intéressant ;

- d'autre part ce n'est pas parce qu'on peut avoir un accès phénoménologique à sa propre expérience que l'on va pouvoir construire une science psychologique basée sur la seule conscience ou prise de conscience de ses actes intentionnels !

Il faut renoncer largement à l'espoir d'une science autonome issue du seul point de vue immédiat et immanent, aussi bien pour la philosophie phénoménologique que pour la psychologie cognitive. Il ne peut y avoir de science autonome issue du seul point de vue en première personne, tout au plus avec ce seul point de vue - et c'est loin d'être négligeable - a-t-on là une sagesse plutôt qu'une science. Mais c'est avec cette sagesse que nous vivons.

|
A g e n d a 9 7 - 9 8

S é m i n a i r e s

~~vendredi 30 mai 1997~~
~~vendredi 3 octobre 1997~~
~~vendredi 5 décembre 1997~~
~~vendredi 30 janvier 1998~~
vendredi 13 mars 1998
vendredi 5 juin 1998

**Programme
du Séminaire de
recherche**

**Vendredi 13 mars 1998
de 10 h à 17 h 30
Collège des Irlandais**

*5 rue des Irlandais 75005 Paris
☎ 01 45 35 59 79
RER Luxembourg ou Métro
Cardinal-Lemoine*

1. Réactions et échanges sur le contenu du Bulletin.
2. Présentation de protocoles : O. Eynard et ...
3. Exposé sur l'ouvrage de Demazière et Dubar « Analyser les entretiens biographiques » par M. Snoeckx et A. Ballas.
4. Définition du contenu du séminaire de juin.

Vous venez de découvrir ce Journal ?

*Peut-être n'en avez-vous qu'une photocopie partielle ?
Peut-être aimeriez-vous avoir les numéros précédents ou vous abonner ?
Recevez ce Bulletin d'information cinq fois par an
en devenant membre correspondant de l'Association GREX
pour 180 F par an port compris pour les pays européens.
Achetez la réédition complète des numéros précédents reliée en un seul
volume pour 200F + frais de port.*

Achetez la collection Protocole

